

Cueillette de gestes

Une exploration de la sociabilité
dans la neurodiversité

Assia Musitelli Chabane

COLLECTION ÉMERGENCE
EUR ArTeC & Ateliers de [sens public]
Paris/Montréal – 2026

La collection numérique **Émergence**, lancée en 2024, est une initiative de l'**École universitaire de recherche ArTeC**, en collaboration avec **Les Ateliers de [sens public]**. Elle valorise les projets éditoriaux d'étudiant·es et de doctorant·es ArTeC sélectionnés par le comité scientifique du pôle éditorial d'ArTeC, en charge de l'évaluation des candidatures. Afin de favoriser une science ouverte, les ouvrages sont en accès libre et les auteurs et autrices ne cèdent pas l'exclusivité sur leur texte.

Cet ouvrage fait l'objet d'une version augmentée disponible en accès libre sur : ateliers.sens-public.org
Il bénéficie d'une aide de l'ANR au titre du programme Investissement d'Avenir (ANR-17-EURE-0008).

Édition : Laura Boisset & Nicolas Sauret
Développement : David Larlet

Dépôt légal : 3^e trimestre 2026
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN :
978-2-924925-43-0 (PDF)
978-2-924925-42-3 (HTML)



Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International
(CC BY-SA 4.0)

Remerciements

Je remercie Luar Maria Escobar et Jean-Luc Vincent qui m'ont conseillée et ont suivi ce projet respectivement la première puis la seconde année de celui-ci; ainsi que l'équipe pédagogique d'ArTeC, grâce à laquelle ces semestres de recherche furent fructueux.

Je remercie également toutes les personnes qui ont participé et avec qui je me suis entretenue dans le cadre de ce projet : Sophie, Denise, Micheline, Elisa, Clarissa, Marie, Matteo, Marie-Benedicte et Pauline.

Enfin, je remercie les équipes éditoriales de l'École universitaire de recherche ArTeC et les Ateliers de [sens public] ayant permis la publication de cette nouvelle version rééditée et augmentée de ce mémoire, lui offrant le statut d'œuvre publiée.

Table des matières

Introduction	5
1 Définir le lexique d'une pratique	9
2 La cueillette de gestes	27
3 Définir la sociabilité et quantifier l'inquantifiable	44
4 De la timidité dans nos relations aux concepts de sociabilité de l'autre côté de la terre	58
5 Communication, conscience et intentionnalité	78
Conclusion	96
Références	101

Introduction

Anamnèse de la recherche

Début 2022, l'avant-projet

À l'origine de tout projet, bien avant la formulation d'une problématique, bien avant que l'on puisse parler de projet, il y a le vécu, la vision, le mode de pensée de celui ou celle qui le rêve avant même de le concevoir. Cela est encore plus prégnant lorsque l'on parle d'un projet de recherche-crédation qui s'inscrit souvent dans une part de l'intimité de l'être humain qui le porte. Avant d'intégrer le master de recherche-crédation ArTeC, j'ai validé un diplôme de design événementiel à l'École Boulle à l'issue duquel j'ai rédigé une note de synthèse et monté un projet personnel. Cette dernière année fut mon introduction au travail de recherche, à la rédaction de style plus académique et à l'expérimentation pratique dans le but d'une recherche plutôt que de l'adhésion à une demande spécifique de client. Le fait de tâtonner dans le procédé de création est une évidence souvent éludée. Étant dyscalculique, j'ai pris l'habitude de passer par des moyens détournés pour comprendre ou appliquer certains concepts ou certaines tâches, de tâtonner en passant principalement par la pratique, par les sens, car la compréhension passe par la préhension. Puisque toute pratique implique une praxis, il semble nécessaire, en tant que chercheuse, de placer l'haptique et l'empirique au cœur de mes travaux. C'est ainsi qu'a commencé à se former le projet « Récréations mathématiques ».

Dyscalculie : nature des troubles spécifiques des activités numériques communément appelés dyscalculie, altération de la capacité à comprendre et à utiliser les nombres.

Ce projet est un travail de médiation qui consiste à reprendre le principe de multiplication par jalousies, communément appelé « multiplication japonaise », et de le populariser en passant par une installation nomade manipulable à échelle du corps, de même qu'en créant un outil à petite échelle, reproductible facilement à la maison ou à l'école. Cet outil permet à un ou une élève de résoudre des multiplications sans avoir à faire de calcul mental (ou du moins, en le faisant sous une autre forme) ni à connaître par cœur ses tables de multiplication, car on passe par la manipulation d'objets solides et graphiques.

En dirigeant mes recherches dans l'espace scolaire, j'ai pu réaliser un projet autour d'une question très spécifique : la résolution de multiplications à l'école primaire dans le contexte de la neurodiversité. J'ai pu souligner dans mon mémoire, au travers d'enquêtes de terrain et d'entretiens, la solitude ressentie dans l'espace scolaire. Ce sentiment de solitude, parfois, se rapproche d'une dépossession de l'individu encore en construction, liée au contexte complexe et peu adapté de l'école, à l'idiosyncrasie des personnes qui l'habitent. C'est avec encore beaucoup de questionnements et de pistes abordées autour de la neurodiversité dans la note de synthèse rédigée à l'École Boule — puis abandonnées — que j'ai souhaité continuer en master et décidé de changer légèrement d'horizon en rejoignant le master ArTeC qui me permet de continuer à explorer les champs des possibles qu'offre la recherche-crédation.

La conclusion de ma note de synthèse pointait vers un problème de communication et d'adaptation dans la société qui est, par définition, neurodiverse. Il m'a semblé naturel de faire de la question de la sociabilité, dans un contexte de neurodiversité, le centre de mon nouveau projet. En partant d'interrogations sur le langage et la

communication, qui me semblaient alors trop vastes, je me suis centrée sur l'habileté à être sociable, considérée comme une source du problème que j'avais identifié, à la fois dans mes recherches et dans ma propre vie. En effet, nos relations sociales, nos modes de communication sont formulés par de nombreuses règles appliquées par toutes mais généralement non dites, qui semblent naturelles pour certains mais nécessitent un apprentissage et une maîtrise de soi pour d'autres. Faisant partie de la génération potentiellement la plus anxieuse décomptée jusqu'à présent¹, nos codes de sociabilité dans une société qui se sait désormais neurodiverse doivent plus que jamais s'inscrire dans le débat sociétal, académique et artistique.

L'anxiété comme outil de travail et d'exploration

Septembre 2022

L'anxiété, bien qu'elle soit généralement un frein au quotidien, peut être une force puissante qui pousse à explorer les recoins les plus imbriqués de notre esprit et de notre environnement. C'est précisément l'anxiété qui a été à la source de mon travail et de ma recherche, alimentée par mes différences neurologiques. En effet, Temple Grandin, chercheuse reconnue pour son travail sur l'autisme, explique dans son livre *Penser en images* (1997) que les personnes avec des différences neurologiques peuvent ressentir une anxiété sociale accrue en raison de leur perception différente du monde qui les entoure. L'anxiété sociale m'a poussée à vouloir étudier la sociabilité

1. Selon une étude Ipsos, « Un adolescent français sur deux souffre de symptômes d'anxiété ou dépressifs » (Mercier 2022).

et la gestuelle, à tenter de décortiquer et de détourner quelque chose qui, *a priori*, m'échappe. En explorant ces domaines, je cherche ainsi à mieux comprendre les interactions sociales et à trouver des moyens de les rendre plus accessibles à celles et ceux qui, comme moi, peuvent ressentir des défis dans ce domaine.

1| Définir le lexique d'une pratique

Octobre-décembre 2022



Geste, gestuelle, gestualité

Ce mémoire est ponctué d'extraits retranscrits d'un entretien mené en groupe avec six volontaires lors d'un atelier

d'expérimentation autour de ma pratique. Cet entretien a eu lieu dans une salle du bâtiment de recherche nord du Campus Condorcet à Aubervilliers, le 9 mars 2024. Les paroles, retranscrites le plus fidèlement possible, sont précédées du nom de la personne à qui elles appartiennent ainsi que d'un horodatage les replaçant dans la temporalité réelle de la conversation qui a été modifiée pour garantir la fluidité sémantique de ce mémoire.

CUEILLETTE DE GESTES	
A noter avant de commencer : aucune information permettant de vous identifier ne sera utilisée ou publiée sans accord préalable. Un peu de vocabulaire : les gestes d'auto-stimulation ou stéréotypés sont ici définis comme l'ensemble des gestes inconscients provoqués par le corps dans le but de se réguler face à quelque stimulus (ex: jouer avec son stylo, balancer ses pieds en étant assis, faire tourner une règle de cheneau...)	
Nom et prénom :	
Âge :	
Autoévaluez votre sociabilité sur une échelle de 1-10	
De moi sans être très sociable 1 ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ 10	De moi sans être très sociable, c'est tout naturel
Avez-vous recours à des gestes d'auto-stimulation dans la vie quotidienne ? ☐ oui ☐ non	Considérez-vous ces gestes comme partie intégrante de la communication ? ☐ oui ☐ non
Pouvez-vous en décrire certains ? 	
Vous considérez-vous neuroatypique ? ☐ oui ☐ non	Pensez-vous faire partie de la neurodiversité ? ☐ oui ☐ non
Avez-vous déjà pensé à ces gestes avant de rencontrer ce projet ? Si oui, de quelle façon, dans quel contexte ? 	

Cocher les comportements dans lesquels vous vous reconnaissez, (dans une situation sociable telle une conversation ou une écoute attentive par exemple) ☐ Remuer un stylo/tout objet dans une main ☐ Se déplacer dans l'espace de façon non intentionnelle ☐ Jouer avec, toucher ses cheveux ☐ Faire craquer ses doigts/autre articulation souvent, de façon régulière ☐ Frotter, gratter, caresser ou frapper une partie du corps de façon régulière ☐ Répéter un mot ou bout de phrase ☐ Faire un mouvement de balancier avec tout ou partie du corps ☐ autre :
Cocher les comportements dans lesquels vous reconnaissez de vos proches, des personnes à qui vous parlez en direct ☐ Remuer un stylo/tout objet dans une main ☐ Se déplacer dans l'espace de façon non intentionnelle ☐ Jouer avec, toucher ses cheveux ☐ Faire craquer ses doigts/autre articulation souvent, de façon régulière ☐ Frotter, gratter, caresser ou frapper une partie du corps de façon régulière ☐ Répéter un mot ou bout de phrase ☐ Faire un mouvement de balancier avec tout ou partie du corps ☐ autre :

Extrait d'entretien

[00:43:38] --- Assia

Y a-t-il des comportements dans lesquels vous vous reconnaissez dans cette liste ? Et dans lesquels vous reconnaissez d'autres personnes ?

[00:44:18] --- Élisabeth

Oui

[00:44:18] --- Assia

Lesquels ?

[00:44:20] --- Élisabeth

Les yeux.

[00:44:21] --- Assia

Oui.

[00:44:21] --- Clarissa

Le pied.

[00:44:21] --- Élisabeth

Tout.

[00:44:22] --- Micheline

Non, remuer un stylo, une gomme, se gratter, frotter. Mais pas vraiment jouer avec les cheveux.

[00:44:39] --- Denise

J'y ai jamais réfléchi, mais je l'ai noté. Parce qu'on me le dit, quand ça agace quelqu'un, en général, c'est là que j'en prends note. J'y pense pas, mais j'en prends note.

Lorsque je commence l'entreprise d'une telle recherche, mes ambitions sont grandes mais il faut commencer par

placer des bases solides et cela se fait notamment par le vocabulaire que l'on emploie. Le début du master me permet de choisir mes mots, de définir mes objectifs mais surtout de décrire avec plus d'exactitude ce sur quoi repose cette pratique en gestation. J'élimine certains termes de mon vocabulaire (je parle de quelque chose d'inconscient ou parfois d'automatique plutôt que de quelque chose de naturel). Je bute aussi souvent sur une question : si je semble utiliser les termes geste, gestuelle et gestualité de façon interchangeable, quelle est la différence entre eux ? Lequel est le plus adéquat dans ma recherche ?

La notion de geste désigne un événement expressif, une activité corporelle, à l'instar d'un signe manuel qui relève d'une forme de communication. Elle se distingue du mouvement en ce qu'elle porte une intention et une signification de la part de son agent. (Henrich Bernardoni 2021)

Gestuel, gestuelle : qui a trait au geste. Ensemble des gestes propres à une personne ou à une activité donnée (Lafon 2010). Ensemble de gestes expressifs considérés comme des signes (Giraud, Pamart, et Riverain 1974).

Pour tout observateur du dehors, l'homme est un complexe de gestes. Nous appelons gestes tous les mouvements qui s'exécutent dans le composé humain. Visibles ou invisibles, macroscopiques ou microscopiques, poussés ou esquissés, conscients ou inconscients, volontaires ou involontaires, ces gestes n'en accusent pas moins la même nature essentiellement motrice. (Jousse 2008, 687)

Gestualité : le terme est utilisé et décrit dans la plupart des dictionnaires comme étant le synonyme de *gestuelle* : « Qui a trait au geste, ensemble de gestes propres à une

personne ou à une activité. » Cependant, « gestualité » est un substantif féminin du domaine de la sémiotique ; la gestualité implique un système de signification dans un ensemble de gestes.

Kendon définit en 1988 ce que la littérature appelle le « continuum de Kendon » : le phénomène de gestualité symbolique va de la gesticulation idiosyncrasique en passant par la gestuelle coverbale puis par la pantomime et les emblèmes pour aboutir aux langues des signes. « Ce continuum, [...] en plus du cadre de référence qu'il installe, exerce une emprise sur la conception même du phénomène gestuel. » (Boutet 2010).



Stimming, autostimulation

L'autostimulation, également appelée *stimming*, est la répétition de mouvements physiques, de sons, de mots,

d'objets en mouvement ou d'autres comportements répétitifs. Ces comportements sont également connus sous le nom de « stéréotypies » dans le contexte de l'autisme. Il s'agit d'un ensemble de gestes répétitifs sans but apparent mais sans le caractère compulsif caractéristique des tics (Goldman et al. 2009).

Ces comportements se retrouvent à un certain degré chez tout le monde, notamment chez les personnes présentant des troubles du développement, et sont particulièrement fréquents chez les personnes atteintes d'autisme. Les personnes atteintes d'un trouble du traitement sensoriel sont également susceptibles de présenter des comportements d'autostimulation. Le *stimming* a été interprété comme une réponse protectrice à l'hyperstimulation, dans laquelle les personnes se calment en bloquant les *stimuli* environnementaux moins prévisibles, auxquels elles ont une sensibilité accrue. Une autre explication considère la stimulation comme un moyen de soulager l'anxiété et d'autres émotions négatives ou exacerbées (Edelson 2008). Ou encore comme façon d'extérioriser des émotions positives fortes. Bien que certains comportements de stimulation soient très bénéfiques (d'autres pouvant cependant être nocifs, comme se frapper la tête, tirer sur sa peau, etc.), le *stimming* a été fortement stigmatisé et dramatisé (Smith et al. 2005).

Les personnes neurodivergentes ressentent souvent le besoin de cacher ou de diminuer leur comportement d'autostimulation, car il suscite souvent une réponse indésirable de la part de ceux qui ne comprennent pas la compulsion qui les anime. La suppression ou le masquage du *stimming* comporte pourtant des risques pour le bien-être des personnes. Les stimulations peuvent être tactiles, visuelles, auditives, olfactives, vestibulaires (qui concernent l'équilibre). Parmi des exemples courants,

on peut citer les battements de mains, les claquements de doigts, les balancements, les clignements d'yeux excessifs ou durs, les allées et venues, les coups de tête, la répétition de bruits ou de mots et la rotation d'objets. Bien que l'on présente ici plusieurs termes pour désigner des comportements identiques ou similaires, les termes anglophones de *stimming* et *stims* seront préférés notamment car la littérature anglophone sur le sujet est plus étendue et plus inclusive.

(Hyper / hypo)stimulation

Selon la psychologue états-unienne Elaine Aron (1996), spécialiste de l'hypersensibilité, la stimulation est un phénomène qui éveille le système nerveux, attire son attention, incite les nerfs à envoyer une volée de décharges électriques. Lorsqu'un cerveau se retrouve envahi d'informations qu'il ne sait pas traiter ou prioriser et que les sens sont hyper sollicités, un dépassement du seuil optimal de stimulation (qui est propre à chacun et chacune) apparaît : l'hyperstimulation. Elle est une conséquence de l'absence ou du dérèglement de filtre cognitif, sensoriel et émotionnel. On retrouve souvent ce syndrome chez les personnes hypersensibles ou autistes, mais ce phénomène peut ponctuer la vie d'autres personnes dans la neurodiversité pour diverses raisons.

Dans la force inverse, l'hypostimulation est une absence de stimulation ou une sous-stimulation. De même, on trouve ce phénomène naturellement dans la neuroatypie, chez les personnes autistes, hyperactives ou parfois dans la neurotypie (lors de périodes dépressives ou dues à une addiction aux écrans, par exemple). L'hypostimulation peut être utilisée comme traitement de l'hyperstimulation, afin de mener à un retour vers un état neutre.

ASMR

ASMR : *Autonomous Sensory Meridian Response* [réponse du méridien sensoriel autonome], stimulation sensorielle éprouvée par des personnes de tout le spectre de la neurodiversité (J. Fox 2015).

Souvent décrite comme un picotement du sommet du crâne et du dos ou comme un massage de cerveau, l'ASMR est une expérience idiosyncrasique, car la réponse aux *stimuli* diffère d'une personne à une autre. Elle est principalement utilisée à des buts de relaxation, fonctionnant dans un environnement calme et avec des sons spécifiques peu bruyants. Bien que sa nature scientifique soit encore objet de débat, ce phénomène a toujours existé et une large communauté s'est formée dès 2010, clamant son efficacité notamment sur l'anxiété ou l'endormissement. L'ASMR semble être une parenthèse importante dans ma recherche, étant le seul phénomène d'une si grande ampleur à mettre en avant la stimulation sensorielle et, dans une certaine mesure, d'autres formes de communication, hors du cadre neurotypique habituel. En effet, avec des millions d'heures de contenu vidéo et diffusion en direct [*live stream*] autour du monde, l'ASMR s'imisce de plus en plus dans les conversations, les mèmes et les récap' de l'année du lecteur en ligne Spotify sur Internet et dans la vie quotidienne, dans le monde et sur plusieurs générations (qu'il soit apprécié ou non, il est connu).

Cartographie des controverses de la neurodiversité

En janvier 2023, à l'issue d'un semestre de cours intitulé « Dilemmes et controverses du contemporain », j'achève

calculie, les troubles du spectre autistique, le syndrome de Gilles de La Tourette, et bien d'autres².

De manière générale et dans le contexte de mon projet, la neurodiversité sera définie, un peu plus ouvertement, comme telle :

La biodiversité des cerveaux, l'idée qu'il existe plusieurs modes de fonctionnement cérébral plus ou moins différents, qu'il en existerait même autant qu'il y a de personnes sur Terre. (Chamak 2015)

On classe cette biodiversité sur une courbe selon une moyenne, réunissant au centre les traits les plus communs, reconnus comme normaux car adaptés aux normes qu'ils ont créées et, vers les extrémités de cette norme, les divergents, ceux aux fonctionnements discordants de la norme.

C'est Judy Singer qui est à l'origine du concept de neurodiversité, dont on lui attribue l'invention en 1998, à la suite des observations relevées avec sa fille autiste. Ses recherches sont devenues fondamentales aux mouvements des droits pour les personnes neuroatypiques.

Le mensuel états-unien *Wired* citera la neurodiversité parmi les meilleures idées des deux dernières décennies dans un numéro spécial (Silberman 2013), mettant plus que jamais en avant ce concept autrefois considéré comme une niche activiste relativement méconnue du grand public. S'en suivent d'autres articles autour du sujet tel que « The Educational Tyranny of the Neurotypicals » (Ito 2018) qui met l'accent sur l'aspect tyrannique et défaillant du système d'éducation classique, neurotypique et non adapté à la neurodiversité.

2. Consulter le site-archive du symposium : En ligne

Une personne neurotypique est une personne dont le fonctionnement neurologique ne diffère pas de la norme, ne présentant aucune condition particulière (autisme, trouble dys-, TDAH, etc.). Ce terme d'abord utilisé dans le domaine militant est également utilisé dans celui scientifique. Bien que l'existence d'une réelle différence de processus de pensée soit encore largement débattue, on note cependant, d'une part, des différences cognitives dans le traitement de l'information chez certaines personnes et, d'autre part, une différence sociologique. La neurotypicalité représente la norme neurologique sur laquelle se base le fonctionnement de notre société. De nombreuses chercheuses et représentants, tant neurodivergents que neurotypiques, ont décrit et critiqué celle-ci.

Erin Manning (Manning 2019) décrit la neurotypicalité comme étant une hiérarchie du savoir : la neurotypicalité favorise les formes normatives du savoir, de la perception et de la communication. L'éducation présuppose donc la neurotypicalité, et la société neurotypique, une hiérarchie entre les personnes et leur façon d'être ou de penser.

Les années 2000 marquent un tournant important dans les études argumentées autour de la perception autistique, avec l'émergence de modèles perceptifs positifs et structurés (Motttron et al. 2006). On parle de perception autistique car les différences dans la perception du monde par les sens diffèrent suffisamment chez les personnes autistes pour en faire un objet de diagnostic principal. On entend par ces différences la difficulté, voire l'incapacité de trier les informations sensorielles. Ces informations seront alors traitées selon le niveau de pertinence, avec le même niveau d'attention, pouvant ainsi amener à une incroyable attention du détail comparé à la norme. Ainsi, comme l'indique Erin Manning dans le *Geste mineur*,

le problème n'est pas en soi la perception autistique, mais la hiérarchisation des savoirs par la société neurotypique qui formalise les modes de perceptions, rendant certaines informations non pertinentes. Dans *L'interprète des animaux* (2006), Temple Grandin, autrice doctorante et militante des droits autistes, fait le parallèle entre la perception animale et la perception autistique, notamment en termes de sensibilité envers l'environnement qui découlerait de leur perception accrue des détails.

Les promenades sensorielles (Gélard, Gosselain, et Le-grain 2016), développées et utilisées encore en cours à l'université Paris Descartes et l'université libre de Bruxelles, sont un exemple d'une relation au sensoriel qui diverge de la norme neurotypique, tout en étant un exercice dirigé par et pour un public (*a priori*) majoritairement neurotypique. Elles consistent en de mini-sessions de terrain réalisées dans le but de mettre en avant l'importance des sens et d'une attention portée à ces derniers lors d'enquêtes de terrain ethnologiques et/ou sociologiques. Ainsi, les promenades sensorielles ouvrent d'autres horizons d'appréhension du monde environnant, qui seraient alors davantage ressentis que verbalisés.

Un autre exemple de dispositif pouvant s'ancrer dans le terme du débat est le dispositif vidéodrame, à destination d'enfants autistes, qui a pour but de « transformer les atypies sensorielles » (Guénoun, Tiberghien, et Vaillant-Juteau 2022).

Malgré tout, la neurodivergence porte toujours à débat, car sa définition demeure interprétée et récupérée de diverses manières, ce qui laisse place aux sceptiques qui brandissent l'idée d'un énième *special snowflake syndrome* [syndrome du flocon spécial], une expression péjorative du monde anglophone désignant principalement les jeunes générations dont l'usage s'est développé à

partir de 2016 dans les sphères des polémistes de droite (Couturier 2020). Le *special snowflake syndrome* décrit une personne qui se pense et se considère suffisamment spéciale pour être traitée différemment des autres. Les « flocons de neige » exigent du monde qu'il se conforme à leurs attentes naïves, qu'il s'abstienne de leur faire du mal et qu'il leur fasse toujours plaisir. Ils insistent pour que le monde les protège des risques inhérents au projet de grandir : le flocon vit dans une boule à neige. Cette expression vient supposément d'une réplique du film *Fight Club* (Fincher, 1999) : « Vous n'êtes pas exceptionnels. Vous n'êtes pas un flocon de neige, merveilleux et unique. Vous êtes faits de la même substance organique pourrissante que tout le reste. » Cette réplique est ensuite rendue populaire dans l'ouvrage *I find that offensive!* de la journaliste Claire Fox (2016). Ainsi, l'idée d'une génération de flocons de neige idéalistes met à mal le mouvement pour les droits neurodivergents, considéré comme un caprice plutôt qu'une revendication, il n'aurait ni valeur concrète ni justification.

Dans *Crip Technoscience Manifesto* (Hamraie et Fritsch 2019), artistes, chercheuses et ingénieures activistes neurodivergentes, avec un handicap qui luttent pour leur représentation dans les technosciences se réapproprient le terme *crippled* [infirmes]. Le manifeste insiste sur l'importance des personnes infirmes à être représentées, diagnostiquées et fassent l'objet d'écrits par des infirmes pour que leur place dans les technosciences, et tous les autres domaines, ne soit plus minimisée alors que leur présence y est avérée. Ce manifeste est aussi une ressource précieuse d'exemple d'artistes activistes et leurs œuvres dans le contexte de la neurodiversité.

Un élément qui semble incontournable dans l'art et l'activisme neurodivers est la vidéo de Mel Baggs, intitulée

In my language (Baggs 2007), dans laquelle iel explique être en conversation constante avec tous les aspects de son environnement, en montrant ses rituels d'auto-stimulation. Sa communication non verbale ne transmet pas de symbolique mais n'est toutefois pas vide de sens : elle est la manifestation de réactions physiques à son environnement. Comme le décrit si bien Anne Ancelin Schützenberger (2015) : « Elle n'informe pas, elle implique. » Mel Baggs remarque que, paradoxalement, dans la communication neurotypique, filtrer le monde est considéré comme normal et comme étant une ouverture. Le manque de communication mène à la déshumanisation des personnes non verbales, qui sont pourtant capables de pensées complexes mais peinent à se faire comprendre. La communication n'existe pas uniquement sous une seule forme dans le monde neurotypique. La réception de la vidéo par le public fut sans précédent, secouant les préjugés des spectateurices neurotypiques et poussant les médias, particulièrement la chaîne télévisuelle états-unienne *CNN*, à consacrer des articles à Mel Baggs et le sujet de la communication non verbale autistique.

Cependant, peu après cet engouement, des révélations sur le passé de Mel Baggs par ses anciens camarades³ ont jeté le doute sur la véracité de son diagnostic et de ses déclarations au sujet de son mode de vie et de communication. En effet, les personnes qui la côtoyaient à l'université ont témoigné que Baggs n'avait aucune difficulté à communiquer oralement, avait des amis, etc. L'artiste n'aurait jamais officiellement été diagnostiquée autiste contrairement à ses précédentes revendications. La vidéo reste néanmoins un élément fondateur du mouvement autiste et des œuvres et débats autour de la neu-

3. Voir le site *Amanda Baggs Autism Controversy*, consulté le 9 décembre 2022 : En ligne

rodiversité, étant encore souvent cité dans le domaine universitaire ou dans des ouvrages tels que *Le Geste mineur* de Manning cité précédemment.

La question du diagnostic est une controverse en soi, mais présente le reflet de la controverse et des points de vue autour de la neurodiversité. Une scission se forme autour de la légitimité de l'autodiagnostic.

Parmi les argumentaires pour l'autodiagnostic, en premier lieu sont discutés les dispositifs de diagnostic lacunaires dans tous les domaines de la neurodivergence. On trouve par exemple des études sur l'autisme adulte, encore peu connu et diagnostiqué comparé à l'autisme chez l'enfant. Ainsi, la majorité des personnes qui s'adonnent à un autodiagnostic sont des adultes qui n'ont pas été diagnostiqués enfants mais qui ont subi des difficultés toute leur vie sans réponse satisfaisante (Loftus 2025). Il est à noter que cette logique s'applique autant aux TDAH, trouble dys-, etc. De plus, il a été prouvé que l'autodiagnostic chez les adultes était en réalité très concluant (Sizoo et al. 2015).

Les personnes non diagnostiquées le sont le plus souvent car le système de diagnostic n'est pas assez performant ou pas assez inclusif. Un premier critère est le prix d'un itinéraire de diagnostic chez un professionnel ainsi que son accessibilité (peu/pas de médecins spécialisés dans certaines régions ou trop de demandes) (Landry 2022). Un second critère est le manque d'inclusivité, de nombreuses personnes ne se rendent pas chez un ou une professionnelle pour obtenir un diagnostic car celles-ci se sentent mal représentées voire en danger. En effet, des patientes craignent une confrontation à du racisme, de la misogynie ou des LGBT-phobies en consultation. Dès le départ, les recherches sur les neurodivergences ont été menées pour la plus grande partie de l'histoire avec

des hommes ou des jeunes garçons blancs, ce qui est peu représentatif des réalités de la plupart des personnes cherchant un diagnostic (Laube 2022).

Enfin, le diagnostic professionnel étant inaccessible pour beaucoup, l'activisme pour la démocratisation des supports d'aide est d'autant plus prévalent. L'autodiagnostic permet d'abord une autoréflexion, une connaissance de soi, de son propre fonctionnement et de ses propres limites. De nombreuses personnes s'identifient aux symptômes liés à des diagnostics précis et décident d'adopter des changements et des habitudes dans leur mode de vie qui sont conseillés aux personnes neurodivergentes et qui leur conviennent mieux, sans avoir besoin de savoir, de façon officielle si le diagnostic est correct. Dans cette continuité, l'article cité sur l'autodiagnostic et les réseaux sociaux indique un dernier point important : « Les contenus qui font la promotion de la santé mentale restent de bons outils pour briser les tabous qui persistent » (Landry 2022).

De surcroît, des personnes ayant été mal diagnostiquées ou ignorées par les professionnelles de santé renforcent l'idée que seules les personnes vivant les symptômes peuvent les reconnaître et qu'une forme de *gatekeeping* [gardiennage] est instaurée dans le système de diagnostic classique. Certaines préféreront ainsi attendre d'avoir une confirmation de la part d'un professionnel également neurodivergent.

Cependant, de nombreuses voix, principalement du domaine de la santé, s'élèvent contre l'autodiagnostic : il serait un phénomène de mode, d'appartenance qui pullule sur les réseaux sociaux et qui mène à des sur-diagnosics ou des mauvais diagnostics par une génération Z hypocondriaque et anxieuse (Couppé de Kermadec 2021). Pour la docteuse Lily Trudeau-Guévin : « Les réseaux so-

ciaux nous donnent l'illusion d'obtenir des réponses très claires à des questions très vastes, surtout dans le cas des pathologies plus difficiles à diagnostiquer, comme les troubles de personnalité » ; et pour la docteuse Pascale Breault : « Les algorithmes contribuent à créer et favoriser [un] biais de confirmation. Chez des individus avec certaines fragilités ou vulnérabilités, ça peut contribuer à créer des convictions » (Landry 2022).

Enfin, pour certaines personnes diagnostiquées, l'auto-diagnostic est similaire à un complot mené par les *Social Justice Warriors* [guerriers de la justice sociale], une expression péjorative née sur les réseaux sociaux qui désigne une personne qui défend une cause progressiste en usant d'une rhétorique jugée extrémiste, qui minimise les difficultés des personnes diagnostiquées en les rendant trop banales (Ohlheiser 2015).

Pour conclure, cette cartographie semble dévoiler en son cœur, les problématiques de sociabilisation qu'apporte la neurodiversité.

Sociabilisation : définie par Gildas Renou (2020) selon les termes de Georg Simmel en 1917 qui décrivent la sociabilité comme « un jeu au cours duquel chacun fait "comme si" tous étaient égaux » (Simmel 1981).

Ce qui est intéressant dans le contexte d'une société neurodiverse, c'est cette emphase sur le « faire comme si » avec les autres. C'est là que va se jouer, du moins en partie, la question de la *soci-ability* : l'habileté à être sociable selon les lois de la neurotypicalité n'est pas donnée à tout le monde.

Nous arrivons enfin à ce qui serait une problématique dans un écrit académique classique et qui semble si complexe à formuler en recherche-crédation. Une phrase qui décrirait la pratique que l'on tente de mettre en place, qui serait une invitation à déplier tout un écosystème

de pensée, rien de moins ! Alors, il s'agit de trouver des façons de questionner notre rapport à la norme sociale, inscrit dans notre corps et nos gestes, qui se construit parallèlement à une réalité biologique et sociale de la neurodiversité.

2| La cueillette de gestes

Février-mai 2023



Pré-cueillette de gestes : concevoir les ateliers et le questionnaire

Mon travail se constitue d'une part d'une collecte de gestes, visuelle et animée, qui représente une base de

données et une archive qui n'a pas pour but de hiérarchiser, classer ou sur-intellectualiser ces objets. Parce que ces gestes sont uniques à chacun et chacune et surtout inconscients, mon but n'est pas de forcer des principes en tentant d'interpréter l'ininterprétable. Ce serait un non-sens dans ma logique de recherche en plus d'une hypocrisie.

Cette collecte s'effectue de plusieurs façons et en plusieurs étapes : tout d'abord, la prise de contact avec diverses personnes (diversité d'âges, de carrières, de rapport à la neurotypicalité) et la création d'un questionnaire à remplir qui a pour but d'introduire le sujet à ces personnes, de garder la trace de leur participation et de leurs réactions, d'obtenir des données pouvant servir à la recherche, comprendre leur place dans la neurodiversité, ainsi que d'avoir le point de vue de la personne et sa description subjective sur sa propre sociabilité et ses gestes inconscients. Ensuite, la collecte de gestes à proprement parler, qui se réalise en filmant et photographiant les gestes que les volontaires auront identifiés et voulu partager au cours de notre entretien. Cette collecte peut être enrichie par des images récoltées en dehors des entretiens, lors de rencontres plus informelles, en observation furtive dans le quotidien.

Pour préparer la cueillette, j'ai conçu un questionnaire. Ce questionnaire est tout à la fois une introduction et une base matérielle et intellectuelle aux ateliers menés. Il pose des questions volontairement incomplètes, peu définies, voire questionnables, autour de la neurodiversité perçue et vécue par les répondantes et répondants ainsi que des questions autour des gestes dont il est question dans cette recherche.

Les questions du type « Vous considérez-vous comme faisant partie de la neurodiversité ? » n'incluent pas, par

choix, de définition du terme clé dont il est question. En effet, le principe du questionnaire est d'ouvrir sur des termes controversés et méconnus, de recueillir les *a priori* des personnes et de les déconstruire ensemble lors de la conversation menée lors de l'atelier.

Ce questionnaire et le format de l'atelier mené sont ironiquement inspirés des méthodes du monde du développement personnel, que je critique (et mène donc en dérision) par ma recherche, non pas frontalement mais de façon inévitable quant à la nature de certaines méthodes commerciales, entrepreneuriales et institutionnalisées de ce qui est librement nommé « développement personnel ».

Par la cueillette se crée une bibliothèque, une archive de gestes qui ne seront pas analysés dans le but d'une interprétation et d'un classement, car le principe de ma démarche est d'aller à l'encontre des carcans du geste neurotypique et autres méthodes de développement personnel qui font des interactions humaines un terrain fascinant. La cueillette de gestes est une pratique qui vise à prendre le temps d'observer le corps en mouvement lorsqu'il n'est pas forcément conscient de l'être, voire qu'il n'est pas du tout supposé l'être. Cette observation permet d'une part de mettre en valeur un objet quotidien, intrinsèque et polysémique peu pris en compte et, d'autre part, de s'ouvrir par ce biais à des questions sociétales plus complexes telles que la neurodiversité. Enfin, cette pratique contemplative permet l'archive tangible de gestes pouvant être par la suite utilisés dans des travaux performatifs et scéniques.

Cette collecte est ainsi menée de façon assez instinctive. De même qu'un herbier, j'entame une cueillette de gestes que je garde et présente non pas sur des fiches pressées entre des livres ou dans un carnet, mais en une

série d'animations comme une poésie visuelle qui forme ma base de données. Contrairement à un herbier, on ne cherche ici pas une classification scientifique avec toute son immuabilité supposée mais une simple collection s'allongeant au gré des collectes. Cette base de données est incomplète par essence et quasi impossible à étiqueter ; on se contentera dans cette recherche lorsque l'on souhaite décrire un geste, de le faire uniquement par partie du corps ou parfois par genre et modulation de mouvement (répété, continu, unique, balancier, tressautement, rapide, lent, etc.).

Un même mouvement peut être observé chez plusieurs personnes ou plusieurs fois chez une personne mais varier par exemple en vitesse et surtout en signification, s'il y en a, cela parce que le geste est intrinsèque à la personne ainsi qu'à son contexte intime autant qu'extime.

Perception du geste dans la neuro-typicalité

En mai 2023, j'organise un atelier test à la Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord avec quatre volontaires. Ce test d'expérimentation-performance se fait dans le cadre du suivi de projet ArTeC de Jean-Luc Vincent, préparé rapidement et avec les moyens à disposition dans la MSH, j'ai l'idée de mettre en place des duos assis en face à face avec d'une part un ou une « actrice » qui est la personne à l'origine de gestes inconscients et en face d'elle un ou une « témoin », qui observe et témoigne de ces gestes en les recréant en direct.

L'objectif de ce dispositif est de jouer avec le regard de l'autre et ce que peut provoquer le fait de voir un *feed-back* [retour, remarques] en direct de sa propre gestuelle,



Partie du corps impliquée	Type de mouvement		
	Vitesse	Fréquence	Forme
Cheveux	Statique / immobile	Unique	Agitation
Chevilles	Lent	Rare	Balancier
Dents	Modéré	Occasionnel	Battement
Doigts	Moyen	Intermittent	Étirement
Dos	Rapide	Sporadique	Frappe
Genou	Prompt	Régulier	Frottement
Jambe	Hâtif	Fréquent	Glissement
Lèvres	Effréné	Courant	Ondulation
Mâchoire	Fougueux	Constant	Pincement
Main	Fulgurant	Conti	Pivot
Menton		Perpétuel / permanent	Poussée
Nez		Incessant	Saccade
Orteil		Frénétique	Secousse
Phalange		Ininterrompu	Tape
Pied			Tension
sourcil			Tension
Ventre			Traction
Visage			
Yeux			

Tableau d'exemple de termes descriptifs pour un geste.

interprétée par quelqu'un. Il ne s'agit pas d'être face à un miroir ou à un retour caméra mais bien face à une autre personne qui utilise sa subjectivité pour rendre compte de gestes, de mimiques, peut-être parfois comme des failles dans l'immobilité supposée de l'actrice.

J'installe ce dispositif sans trop savoir à quoi m'attendre, j'espère une sorte de bug causé par le paradoxe de ce face-à-face où l'on cherche le geste de quelqu'un supposément immobile. Un témoin dans l'attente de quelque chose chez l'autre qui attend, qui n'attend rien d'autre que la sonnerie d'un minuteur lancé pour 10 min. Le silence s'installe, on ressent une tension particulière dans la salle et, finalement, le temps passe bien plus vite qu'on ne l'imaginait à l'énoncé de la consigne du jour.

Je me trouve ravie du moment auquel je viens d'assister, à ma place de témoin extérieur, les spectatrices présentes dans la salle (des camarades et moi-même ainsi que les caméras) ajoutent une couche supplémentaire de complexité à l'ensemble de l'expérimentation.

À la fin de cet essai, on discute de ce qui s'est passé, on me décrit la dimension méditative de l'expérience, tenir sur la durée et en silence toute sa concentration, se focaliser autant sur soi que sur l'autre, c'est un exercice à la fois apaisant et épuisant. On parle aussi de ce qui s'est passé au sein des duos, les dynamiques de pouvoir se sont avérées surprenantes. En effet, au bout de quelques minutes, c'est l'actrice qui avait envie de jouer avec la ou le témoin, d'anticiper quels gestes seraient pris en compte, voire de troubler l'exercice en incluant des gestes très conscients, performés, aux gestes qu'on laisse aller pour voir ce qui se passe, ce que la ou le témoin choisira de faire, si elle va être troublée. Finalement, la ou le témoin s'est trouvé dans une situation aussi difficile et inconfortable que l'actrice.

L'objectif de la performance est de sentir et de respecter la limite de son partenaire, sa « hitbox⁴ ». [...] Dans le face-à-face il y a une confrontation éprouvante et émouvante de nos limites qui s'affrontent et se reconnaissent. (Lenay 2020, 8)

Lors de cette première session de groupe, je dirige dans un premier temps une discussion avec des camarades de classe (toujours dans ce contexte d'atelier de suivi de projet) autour du questionnaire de cueillette de gestes. On me partage alors qu'en décrivant plus en détail le rapport que l'on a au corps et à l'espace, on décrit le sentiment qu'il y a une bonne ou une mauvaise réponse attendue à toute conversation. Le sentiment, particulièrement dans des situations qui demandent une mise en valeur de soi et de ses compétences, de se sentir « comme un enfant » dans l'attente que l'on vienne vers nous, que l'on nous questionne et d'avoir peur de ne pas répondre convenablement, un peu comme lorsque l'on « passe au tableau » à l'école. Provoquer volontairement les gestes de stimulation, comme certaines ou certains peuvent le faire, c'est créer une situation favorable à la sociabilité : « regarde je fais comme toi » ou « regarde je suis ridicule, étrange, à part » ; dans les deux cas : « viens me questionner, me parler, rire de et avec moi. » Cet exemple démontre le lien très fort entre gestuelle et empathie dans la communication.

Le corps du « récepteur » entre en résonance avec celui de « l'émetteur » ; ce phénomène, décrit dans les approches de la cognition incarnée, permet par un méca-

4. *Hitbox* : terme anglais qui s'applique aux jeux vidéo (masque de collision) ; zone sensible autour de l'avatar, dans laquelle un ennemi peut frapper pour le blesser.

nisme de simulation corporelle d'attribuer à autrui des états mentaux. (Gallese 2003)

En retour, avoir un *feedback* sur ce que l'on fait et, par extension, sur ce que l'on est, lorsque quelqu'une remarque notre corporalité (Veldman 2007), voire qu'iel la mime, une opération de conscientisation se met alors en marche pour certaines personnes, la plupart neuroatypiques ou en questionnement qui y trouvent une forme de confirmation de soi ou vont même vers une symptomatisation (Landry 2022).



Sur la légitimité de se revendiquer neuroatypique

Comme beaucoup, en travaillant sur mon sujet de recherche-crédation, je ne peux m'empêcher de questionner ma légitimité à chaque point stagnant de ce projet. D'une part, je questionne une légitimité personnelle, alors

que je questionne encore le fait d'être ou non neurodivergente. Paradoxalement, plus je passe de temps sur ce sujet, moins je me sens liée à celui-ci ; comme si la recherche poussée jusqu'à l'épuisement des études, articles et autres manifestes me prouvait mon adhérence à ladite « normalité », ce qui demeurerait jusqu'à présent assez inconcevable. Et si finalement, je me détache moi-même des étiquettes de non-normativité, suis-je la bonne personne pour développer cette pratique ? Je m'arrête, et je pense à la nature ultra normative de l'étiquetage. Le diagnostic permet de comprendre mais aussi de valoriser un trouble avec lequel on vit, à la sortie du lycée, je suis enfin passée de quelqu'un de « nulle en maths » et « ne faisant pas assez d'effort dans ce qui ne l'intéresse pas » à quelqu'un de simplement dyscalculique. Le diagnostic n'est cependant pas toujours aussi simple et peut comme tout système de tri, devenir une prison de termes, trop fermés, trop flous, trop débattus, etc., et, comme vus dans la cartographie, ces termes sont difficilement obtenus, requièrent des années de questionnement, de trouver la ou le spécialiste compatible et de payer souvent très cher.

Cet état des choses influe largement sur le fait de se sentir légitime. Bon, le constat de départ, en oubliant tout questionnement annexe, est celui que je suis dyscalculique et de nature plutôt anxieuse. Alors, pourquoi ne pas tenter de parler de cela ? D'utiliser ce flou identitaire et narratif qu'offre la neurodiversité et de travailler à ma façon, en appliquant les références et les méthodes de création qui me sont familières. Le projet prendra sa valeur du fait que ces méthodes ne seront pas celles d'une neurologue ou de tout autre spécialiste des troubles neurocognitifs. Je balaye les insécurités et reviens donc à l'origine de mon projet : questionner et contempler des gestes, compor-

tements qui sont délaissés dans notre quotidien marqué par des échanges interpersonnels dont les codes sont plus ou moins intégrés par les personnes qui les habitent.

C'est finalement plus tard, en avril 2024, lors d'un entretien avec un nouveau groupe de volontaires⁵ pour mes expérimentations-performances que se formulent de très belles pensées autour de la définition de la neurodiversité et de la légitimité de se revendiquer neuroatypique.

Extrait d'entretien

Vous considérez-vous neuroatypique ? ☐ oui ☐ non	Pensez-vous faire partie de la neurodiversité ? ☐ oui ☐ non
---	--

[00:01:27 --- Matteo]

Moi je me souviens quand j'avais fait la première fois le test [le questionnaire de cueillette de gestes], moi je l'ai déjà fait, je vais pas trop parler sinon bon... Mais en tout cas le truc de neuroatypique, moi j'avais une fausse humilité qui est un peu rentrée en moi, je me disais neuroatypique, "atypique", que je suis spécial, mon estomac disant "non je suis pas spécial". Du coup, il y a un truc qui rentre un peu en conflit, quand j'entends, là, je lisais neuroatypique, c'était plus...

5. Entretiens réalisés en petits groupes de volontaires, le premier en mai 2023 à la MSH Paris Nord, avec quatre personnes, le second avec six personnes de profils variés, en mars 2024 au Campus Condorcet.

J'arrivais pas à me juger moi-même parce qu'avant, me juger neuroatypique ou neurotypique, parce qu'avant, c'était un truc en mode, "mais attends, ça va être hyper prétentieux si je me dis neuroatypique", comme si j'étais une personne un peu hors du commun et tout. Donc, moi, c'est ça qui m'a plu... Aussi... Questionner un peu mes réponses, un truc d'ego ou de pas d'ego, alors que c'est pas du tout, il n'y a pas d'enjeu d'ego du tout, mais c'est un truc qui m'est venu un peu inconsciemment, en répondant aux questions.

[00:02:16 --- Clarissa]

J'ai eu le même sentiment en lisant ce mot, le mot atypique dans mon bureau. Je me suis demandé si on allait mettre l'accent sur les différences qu'on pouvait avoir. Et je n'ai pas assez de recul pour répondre à cette question, j'ai l'impression. En tout cas, peut-être qu'après la séance, oui, mais je ne me suis jamais intéressée à moi-même. Sur les autres, c'est déjà plus révélateur. Mais après, sur soi-même, c'est super intéressant aussi.

[00:02:46 --- Matteo]

Oui, à fond.

[00:02:47 --- Clarissa]

Qu'est-ce que ces gestes peuvent dire sur nous-mêmes ?

[00:02:51 --- Matteo]

C'est dur de faire des autodiagnostic. Et ensuite, c'est dur aussi d'assumer le diagnostic que tu fais toi-même. Mais enfin on a le droit, on est légitime de dire moi je suis ça sans qu'on ait à se prouver ou à prouver aux autres qu'on est ça. Souvent on pense qu'on doit donner des preuves aux autres qu'on a une chose et en fait on n'a aucune preuve. On est hyper légitime dans le fait de nous définir atypique ou typique, neurotypique ou non.

[00:03:16 -- Clarissa]

Oui, on a tendance à vouloir chercher. Le pourquoi du comment et que tout a une raison et des fois l'homme a un peu du mal à accepter qu'il n'y ait pas vraiment de raison.

[00:35:45 -- Assia]

Vous considérez-vous neuroatypiques ?

[00:35:49 --- Clarissa]

Au début j'ai mis non, mais maintenant oui.

[00:35:55 --- Élisabeth]

Exactement pareil.

[00:35:56 --- Sophie]

Du coup, moi je vais changer, parce que je suis dys.

[00:36:00 --- Assia]

Mais ce qui m'intéresse aussi, c'est avant de connaître la définition du terme, mais en le voyant, est-ce que vous ne vous retrouviez pas forcément vous-même ?

[00:36:13 --- Sophie]

Moi j'ai hésité justement à cause du truc dys. C'est marrant parce que là je raconte ma vie, mais ça m'arrive souvent. En fait j'ai trois enfants et je trouve ça très intéressant de voir les fonctionnements cérébraux différents de chacun de mes enfants. Et c'est vraiment... je trouve ça fascinant quoi. Et donc du coup, je suis assez consciente qu'on est tous en fait neuroatypiques. Enfin qu'on a tous un fonctionnement cérébral différent. Et pour moi, il fallait que ce soit vraiment très fort pour que ce soit distingué là-dessus. Mais en fait, pour moi, il n'y a pas de normes, même pas neurologiques. Et sur le fonctionnement cognitif, il n'y a pas de normes cognitives.

[00:36:55 --- Micheline]

Et la société fonctionne selon des normes qui en fait n'existent pas. Elles sont complètement artificielles et ne correspondent à personne.

[00:37:01 --- Sophie]

Donc du coup j'ai hésité à le mettre mais en me disant non mais en fait je suis un peu comme toi Matteo, atypique quand même, pas à ce point, mais en fait je pense que très clairement je ne rentre pas dans les cases.

[00:37:12 --- Assia]

Il en faut très peu pour sortir des cases au final. Et du coup toi aussi tu as décidé un peu de changer ?

[00:37:20 -- Clarissa]

Oui mais parce qu'au début, justement un peu comme Matteo, je me suis dit bon, peut-être le "atypique" il y a une petite connotation négative. Bon, ce qui est marrant c'est qu'après à la deuxième question j'ai quand même mis oui. Comme si de faire partie de la neurodiversité là, je m'inclus dedans mais moi seule peut-être pas tu vois mais maintenant je corrigerai.

Lors des entretiens que j'ai pu mener face au terme « neurodiversité » on m'exprime une hésitation dans la réponse, due à une peur de l'orgueil, de la prétention, et une difficulté à se positionner par peur de se tromper et donc de « prendre la place » de quelqu'un. La neurodiversité n'est pourtant pas simplement le neuroatypisme, mais la somme de toutes les typologies de cerveaux, la simple existence de plusieurs personnes sous-entend nécessairement une neurodiversité (Chamak, 2015). On ne prend donc la place de personne en admettant sa part dans la neurodiversité. Néanmoins ce terme, dans un monde de néologismes, renvoie à d'autres exemples tels que le fait d'être « issu de la diversité » qui pourrait logiquement signifier une totalité mais qui dans son usage ne signifie qu'une minorité. On conclut cette partie par le fait qu'avoir la soi-disant « bonne » terminologie est une ouverture des yeux et de l'esprit, une mise en évidence qu'on ne peut plus ignorer une fois connue.

Une question annexe apparaît également à ce moment, celle de l'identité. En quoi ces gestes définissent-ils aussi une identité? Est-ce que les catégories de neuroatypie et de neurodiversité sont des catégories valides si on les met au regard de cette question de l'identité singulière?

Conscientiser, émanciper, performer

On crée son identité sociale par rapport à une norme, parmi les actrices de cette norme, on cite principalement l'école. Celle-ci est perçue par les volontaires de l'atelier comme une institution de dressage car c'est le lieu de la maîtrise, du contrôle, du domptage de soi. L'éducation est cruciale dans l'invention d'un corps normé, d'une identité sociale capable d'évoluer convenablement en société (Leonard 1970; Papanek, Clarke, et Quinz 2021).

Ce corps normé est lié à des considérations de genre, par la contrainte de la perception du corps féminin ou masculin. Or le corps est aussi normé — et c'est ce qui nous intéresse dans ce projet — par la contrainte de la neurotypicalité et de ses règles, de sa verbalité et de son immobilité.

J'ai proposé la notion de gestosphère pour désigner cette idée que nous sommes constitués par ce que l'on pourrait appeler des gestes fondateurs. [Chacun] d'entre nous développe une manière d'être au monde, avec une sphère de possibilités par rapport à chacun de ces gestes face à une situation. (Godard, Doobels, et Rabant 1994)

Au cœur de l'expérience de collecte se trouve la question de la conscientisation de ces gestes d'autostimulation qui trahissent le corps normalisé. Prendre conscience, c'est pouvoir accepter et s'approprier. Le geste peut être émancipation, d'où l'intérêt de la performance pour sortir d'un complexe d'infériorité, créé par la norme sociale, qui conduit l'adulte à se sentir vulnérable ou maladroit. La mise en spectacle, la mise en scène de la performa-

tivité du quotidien est une manière de démontrer et de transgresser la norme.

La performativité n'est pas un acte singulier, mais une répétition et un rituel, qui produit ses effets par sa naturalisation dans le contexte d'un corps, compris, en partie, comme une durée temporelle culturellement soutenue. (Butler 2015)

3| Définir la sociabilité et quantifier l'inquantifiable

Mai-juillet 2023



Lorsque l'on parle de sociabilité, on touche vite aux termes « extraversion » et « introversion » pourtant laissés de côté dans le questionnaire de cueillette de gestes ; un amalgame persiste malgré des concepts qui ne sont pas nécessairement interdépendants.

Dans *Psychological Types*, Carl Jung (1971) définit l'extraversion comme une attitude psychique orientée vers l'objet, lequel acquiert une valeur déterminante pour le sujet, et l'introversion comme une attitude où l'énergie psychique est retirée de l'objet et investie dans le sujet. Ces deux orientations décrivent des pôles opposés de la relation au monde, et non des degrés de sociabilité. Cela se traduit, une fois appliqué aux personnes, à deux caractères opposés : l'un, tourné vers l'objet et le monde et l'autre, tourné vers sa subjectivité, ignorant le monde et les autres. Cependant, la description de Jung de l'introverti est nettement péjorative et est rapportée à des sujets qui sont sur le chemin de la schizophrénie. Or, si l'on définit ces termes de manière plus moderne et neutre, l'extraversion devient la capacité, voire le besoin naturel à aller vers l'autre pour être stimulé, tandis que l'introversion est la tendance à se tourner vers son monde intérieur pour atteindre le même but. Ainsi, on peut imaginer être introverti mais très habile socialement ou au contraire tout à fait extraverti tout en naviguant mal entre les normes non dites de la société.

Lors du premier atelier-test mené le 4 mai 2023, nos échanges ont mené au terme « aptitude ». La sociabilité, le fait d'être sociable, serait une aptitude que l'on possède ou non, que l'on peut tenter de travailler quand bien même on aurait du mal à la quantifier. Finalement, cette aptitude est souvent mise à mal, même chez les personnes se disant *a priori* très sociables, bloquée par une envie de discrétion, par une peur de l'intrusion dans la vie des personnes que l'on rencontre. On ne veut pas gêner ni en faire « trop », même lorsque l'on est réellement intéressé par la personne avec qui on tente la conversation. Les volontaires me donnent comme exemple les questions types :

« Vous êtes marié ? »

« Vous avez des enfants ? »

« Votre femme est avec vous ? »

« Vous faites quoi dans la vie ? »

En questionnant la source de cette peur de l'intrusion ou de ce besoin de discrétion, l'une des personnes interrogées me parle de pudeur. Souvent, il y a volonté de mieux connaître la personne, de parler, de sociabiliser mais le geste ne suit pas. Pour une partie des personnes, poser les questions, initier la conversation se révèle difficile tandis que répondre, parler de soi pour s'ouvrir à l'autre paraît plus aisé. On sait ce qui nous gêne ou pas de partager, mais l'intériorité de l'autre est inaccessible ; on y projette notre pudeur et on n'ose pas s'engager plus dans la conversation.

À l'inverse, pour d'autres, la difficulté va se trouver dans la réponse, mieux vaut ne pas trop se dévoiler dans cet espace de parole que nous venons de créer et que nous tentons de partager tant bien que mal. Être dans la pudeur et la retenue, est-ce se montrer humble ? Qui de la personne douée en mondanités, en bavardages banals sur la pluie et le beau temps ou de la personne préférant de longues discussions sur des sujets plus intenses peut être considérée comme la plus sociable ? N'y a-t-il pas qu'une sociabilité mais plusieurs ? Comment les personnes de ces différents types auto-évaluent leur sociabilité ? Quel est leur ressenti sur la question et que projette la norme sociale sur ces personnes ? Un point clé semble être la projection, d'une part, du commun sur notre intime et, d'autre part, de l'intime sur le commun.

Filature de gestes et le portrait par le geste signature



Début 2023, j'ai également tenté une autre expérimentation : la filature de gestes. Lors de la première et pour l'instant unique tentative de filature de gestes, j'ai pu mettre en place trois duos. Tous les trois évoluent dans le même contexte, un bureau en *open space*, dans chaque duo, une fileuse observe sa collègue et retranscrit dans un carnet ce qu'elle a pu remarquer lors de leurs interac-

tions sans que la personne observée ne soit au courant de l'opération en cours. À la fin de la période de filature — qui fut plus longue que prévue afin d'accommoder les calendriers de toutes — nous nous retrouvons pour dévoiler l'expérience aux personnes qui ont été observées. Les fileuses expliquent ce qu'elles ont remarqué, recréent les gestes en question, elles m'indiquent à chaque fois qu'il y en avait finalement très peu ; elles en décomptent en général quatre ou cinq qui se démarquent beaucoup par leur répétition fréquente et semblent devenir des sortes d'attributs spécifiques à la personne, comme des gestes signatures.

Les personnes observées sont relativement surprises des observations faites, elles ne sont en général conscientes que d'une partie des gestes décrits et découvrent les autres. Un changement inopiné en cours d'expérimentation a poussé deux des fileuses à suivre la même personne, cela m'a permis de mettre en relation deux regards sur une même personne. Finalement, les deux fileuses ont noté les mêmes gestes, encore une fois des gestes signatures qui revenaient très souvent chez la personne, au point de la caractériser dans son contexte de travail. Les fileuses ont aussi admis qu'il y avait d'autres gestes qui semblaient inconscients tels que divers mouvements de mains mais ceci leur paraissait trop « flous » et n'étaient pas répétés à l'identique, elles ont donc préféré ne pas en prendre note.

Cela a mis en lumière les défauts de mon dispositif : le résultat était intéressant mais n'était pas tout à fait celui que je recherchais. Cela, par défaut de communication de ma part et par faute d'avoir sous-estimé la difficulté d'une telle filature. J'ai néanmoins beaucoup apprécié le moment de la restitution des carnets et des observations, les personnes observatrices se sont toutes données à une

restitution presque performative de leur expérience, par la description de ce qu'elles ont fait et vu et la recreation des gestes qui les ont marquées.

Considérez certaines conduites banales -- se serrer la main, manger, dire au revoir -- comme des ready-mades. Leur seule caractéristique étrange serait l'attention qu'on leur porte. Ce ne sont pas les habitudes de quelqu'un d'autre que l'on observe, mais les siennes tandis qu'elles ont lieu. (Kaprow 1996, 223)

C'est inspiré par les prémices de cette expérimentation et par la singularité de l'espace que représente la galerie BétonSalon⁶, qu'est né le concept de l'installation qui sera mise en place dans ce lieu en juin 2024 lors de l'exposition réalisée pour les soutenances du master ArTeC⁷. Plutôt qu'une restitution d'archives de ce projet de recherche-crédation projeté sur un écran muséal, j'ai préféré saisir l'opportunité de l'*in situ*.

Avant de visiter le lieu avec le groupe, j'imaginais présenter le travail effectué au cours de l'année, sous la forme d'une installation visuelle, qui serait projeté ou diffusé sur un écran mêlant collection d'animations et images d'archives des ateliers performance. Toutefois, l'opportunité d'implanter mon travail dans ce lieu atypique me donne envie de mettre en place une installation interactive qui serait à la fois un résumé d'une partie de mon travail et une extension nouvelle de celui-ci.

L'idée est relativement simple.

Poser une chaise devant une des fenêtres de la galerie :

- installer peut-être quelques objets imprimés (extraits de textes, etc.) ainsi qu'un carnet et un stylo.

6. Voir le site du centre d'art et de recherche cité : En ligne

7. Voir le retour photographique des soutenances ArTeC 2024 : En ligne

- En face de cette chaise : vue sur les pelouses de la place de la halle aux farines où vont et viennent passantes et passants.

Une autre chaise est installée en face de la première mais côté extérieur de la vitre :

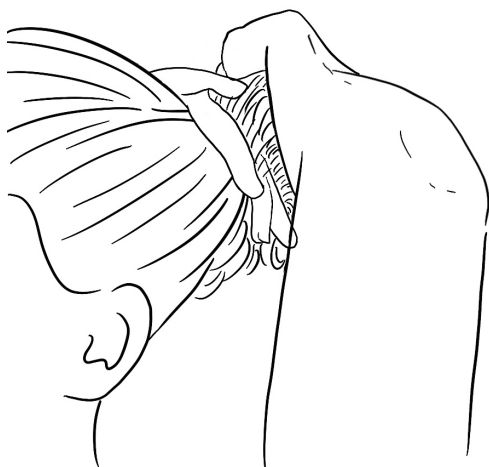
- de cette façon, les visiteuses de l'exposition peuvent s'asseoir et explorer la gestuelle des passantes et passants, le carnet est disponible pour prendre des notes ;
- de l'autre côté, toutes participent à l'exposition malgré elleux et peuvent être l'objet ou non d'une observation.
- La chaise côté extérieur laisse la chance aux passantes et passants de s'asseoir également et de participer à leur manière en acceptant volontairement d'être vu ou en s'offrant un autre point de vue sur l'exposition.

L'installation est augmentée par la lecture d'un fichier audio :

- l'écoute se fait par un casque branché sur un MP3 afin de se concentrer sur le visuel extérieur plutôt que sur la lecture ;
- l'audio peut décrire ce qui est attendu dans l'installation, lire des passages écrits du mémoire et/ou lire des descriptions de gestes faites au préalable.

Esthétique du bug, objets à comportement

Lors du workshop associé au séminaire ArTeC « Technologies critiques : Histoire, théorie et pratiques des anti-machines » j'ai co-créé en binôme avec Younès Guilmot



un objet à comportement (Quinz 2021). Il s'agit d'une interaction robotisée avec une plante, grâce au MisBkit, un kit de robotique simplifié développé par l'EnsadLab⁸. *Suis moi je te fuis* ou *L'Antiphotosynthèse* est une interaction énigmatique entre une plante grasse et une lampe torche. Chacune se meut dans l'espace, l'une monte et descend, l'autre pivote de haut en bas. Elles se cherchent, s'évitent, etc. Une danse ambiguë dans une ambiance de salle d'attente. La plante paraît stoïque, se balade de bas en haut du mur, elle semble se jouer de la lampe qui, elle, paraît frénétiquement la chercher ; les deux objets se croisent mais leur mouvement ne peut jamais s'accorder.

Avec ce type d'objets à comportement, on passe d'une œuvre interactive à une œuvre réactive. Ces objets, ces robots sont pour moi une façon de mettre en valeur des comportements complexes en simplifiant leur fonctionnement, en le mettant à nu par un réseau de capteurs qui activent des moteurs. *Senster*, la machine timide de l'artiste Edward Ihnatowicz (1969)⁹, est un grand robot à commande hydraulique, la première sculpture contrôlée par ordinateur et la première à paraître timide. En effet, *Senster* suit les sons et mouvements des personnes qui l'entourent et fuit lorsque ceux-ci deviennent forts ou violents. Ce type de machines est à contresens de la logique habituelle en introduisant volontairement un bug, un handicap, des anxiétés ou encore en refusant de se soumettre aux normes, comme *The Helpless Robot* de Norman White (1987, 2002)¹⁰, la série des *Rêves*

8. Voir par exemple : En ligne

9. Pour en savoir plus, lire : En ligne ; voir : En ligne

10. Pour en savoir plus, lire : En ligne ; voir : En ligne

Technologiques de Dunne et Raby (2007)¹¹ ou *Petit mal* de Simon Penny (1986)¹².

L'œuvre *Petit Mal* est un exemple de tentative de construire un robot qui s'oppose à l'attitude cartésienne qui sépare corps et esprit. Le matériel et le logiciel sont considérés dans *Petit Mal* comme une continuité sans faille et son comportement découle de la dynamique de son « corps ». *Petit Mal* n'est pas un outil, il n'exécute pas une tâche prédéfinie de manière optimisée.

Dans la terminologie de la robotique, c'est un robot réactif, il est en train de faire son propre petit voyage de découverte. Dans la terminologie neurologique, un Petit Mal est une perte de conscience momentanée. Il est important que le Petit Mal soit juste un peu hors de contrôle, c'est une réaction aux théories oppressives du contrôle si omniprésentes dans l'informatique. (Penny 2020)

Bègue ou bug du geste

_____ Extrait d'entretien _____

[00:00:39] --- Élisabeth

Moi je me suis dit que... je cochais beaucoup de cases. Je me suis demandé ce que ça voulait dire.

[00:00:44] --- Sophie

Sur toi-même ?

[00:00:45] --- Élisabeth

11. Pour en savoir plus, voir : En ligne

12. Pour en savoir plus, lire : En ligne ; voir : En ligne

Ouais, exactement. Est-ce que je suis neuroatypique ? Comme je n'ai pas la définition, je sais pas. Je me suis demandé si c'était en lien aussi du coup avec la sociabilité. Le lien entre la sociabilité et les gestes parasites.

[00:00:59] --- Sophie

C'est un peu genre le bègue du geste.
C'est-à-dire que les trucs auxquels tu te raccroches, un peu de manière inconsciente, mais un peu genre le bégaiement mais du geste.
À la fois, j'ai pas l'impression de les avoir systématiques, mais de tous les avoir un peu quoi.

Que se passe-t-il lorsque l'on accumule ces informations dans une simulation de sociabilité neurodiverse ? À quel moment la machine rencontre-t-elle un bug ? C'est lorsque l'on rend cet aspect de la vie, qui semble pour beaucoup absolument naturel et universel, totalement illisible que l'on prend conscience de la question de la communication dans la neurodiversité.

Durant le workshop avec le MisBkit¹³, j'ai envisagé mon propre objet à comportement, qui nécessite des moyens que je n'avais pas à ma disposition. J'imaginai de lier la gestuelle humaine à un objet non humain, dans une forme qui permet de faire apparaître les logiques de *stimuli*, gestuelle et réactivité. Cela peut se faire en détournant la pratique du *neurofeedback* : elle consiste en des électrodes qui captent l'activité cérébrale pour informer en direct le cerveau de changements brutaux ou anormaux

13. Pour en savoir plus : En ligne

et lui permettre de s'autoréguler¹⁴. Le but n'était pas l'autorégulation à des fins thérapeutiques mais la déviation des signaux vers un objet à comportement, chaque discrédance captée par les électrodes serait un signal de mouvement pour l'objet. On imagine ainsi une interaction incontrôlable avec un objet réactif.

Socialisation versus sociabilisation (et leur autoritarisme)

Avec *Petit Mal*, Simon Penny dénonce l'autoritarisme des systèmes informatiques qui régissent les machines ; peut-on toutefois parler d'autoritarisme dans les systèmes de communication et de sociabilisation humaine ?

Socialiser : verbe formé de l'adjectif « social » et du suffixe verbal « iser ». Il signifie « rendre social », « adapter à la vie en société » ou « développer les rapports sociaux chez un individu ». Ce verbe figure dans tous les dictionnaires usuels ; sa première attestation remonterait à 1786¹⁵.

Socialisation : désigne « l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit [...] par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert [...] des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement » (Darmon 2016, 6). La socialisation se définit comme le développement de l'individu au contact d'agents d'influence (famille, école, etc.) tout au long de sa vie. Ce développement prend la forme de comportements prosociaux (souci de l'autre, etc.) et de reproduction ou changement social.

14. Le *neurofeedback* a déjà inspiré les expérimentations en tête-à-tête témoin/acteurice citées ci-avant.

15. D'après le Centre national des ressources textuelles et lexicales : En ligne

Sociabiliser : verbe formé de l'adjectif « sociable » et du suffixe « iser », signifie « rendre (plus) sociable » ou « adapter à la vie sociale ». « Plusieurs dictionnaires usuels ne consignent pas ce verbe car c'est un néologisme. Ceux qui le font le donnent parfois comme synonyme de "socialiser". "Sociabiliser" semble toutefois moins fréquent que celui-ci ¹⁶. »

L'apparition du terme « sociabiliser » démontre la nécessité (nouvelle?) de désigner la capacité sociale au-delà des processus de développement de l'individu au sein d'un groupe (acquisition du langage, développement de l'empathie, etc.). La sociabilité désigne des caractéristiques plus précises à atteindre, elle défend une habileté sociale qui répondrait à des normes précises. Cependant, ces normes ne sont pas nécessairement décrites bien qu'elles soient largement instaurées.

L'autoritarisme consiste en une prééminence, une hypertrophie de l'autorité, érigée en valeur suprême. Ainsi, les valeurs de socialisation et surtout de sociabilisation dévièrent vers une forme d'autoritarisme car celles-ci sont dictées par les dogmes de la neurotypicalité et la recherche absolue d'une norme comportementale qui ne serait finalement pas représentative de la réalité mais une base neutre et commode à certaines pratiques, analyses et recherches.

Lorsque cette norme ne correspond pas aux modalités d'être d'un individu, elle produit ce que je propose d'appeler un malaise sociable : une tension vécue dans l'interaction sociale, où la participation devient effort plu-

16. Office québécois de la langue française, « Différence entre socialiser et sociabiliser », *Vitrine linguistique*. Consulté en janvier 2023 sur : <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/24261/le-vocabulaire/nuances-semanticques/difference-entre-socialiser-et-sociabiliser>

tôt qu'élan. Ce malaise peut prendre diverses formes : sensation de ne pas être à sa place, impression d'être malhabile, difficulté à se faire comprendre ou nécessité constante de s'ajuster pour paraître suffisamment sociable ; ce qui a été décrit le long de cette recherche. L'autoritarisme perçu par le biais des normes sociales façonne notre performativité du quotidien qui devient un outil pour contrer le malaise sociable. Ces discrédances mènent au bug de la communication, à la trahison du corps *via* le geste, etc.

Cela expliquerait la connexion que j'ai commencé à éprouver envers les machines au cours de cette recherche.

4| De la timidité dans nos relations aux concepts de sociabilité de l'autre côté de la terre

Septembre 2023-janvier 2024, à l'étranger



La deuxième année de cette recherche-création démarre avec un semestre passé à l'étranger. J'ai fait le choix de la Corée du Sud, par un mélange de décisions purement pratiques, d'affections personnelles et du besoin de saisir l'opportunité de partir plus loin que jamais je n'étais partie, au-delà des bordures de l'Europe ou de la Méditerranée. Je pars avec l'idée de mise à l'épreuve, à la fois personnelle mais aussi de mon travail de recherche-création. Sans pratiquer de relativisme, je souhaitais faire l'expérience de différences dans la sociabilité et la culture

d'un pays non occidental ayant, qui plus est, un passé colonisé plutôt que colonisateur.

Je pars donc cinq mois suivre des cours, donnés en langue anglaise, de sociologie ainsi que des cours de langue, d'histoire et de culture contemporaines de la Corée à la Chung-ang University.

Alors que je débute mon séjour à Séoul, je découvre une ville qui m'a ouvert les yeux sur des concepts uniques de sociabilité : le *Jeong* et le *Nunchi* (voir ci-dessous). J'ai pu observer et vivre des différences dans la sociabilité qui sont profondément ancrées dans la culture et l'habitus d'une région. C'est aussi la première fois que l'on insiste autant sur la timidité générale de la population à mon arrivée dans un pays. Les Coréens proclament leur timidité et la démontrent au quotidien — sans pour autant oublier de la transgresser à quelque moment opportun — à tel point que je me sens plutôt à l'aise et même parfois extravertie et très peu timide en comparaison. Cela me fait penser que, finalement, nous sommes peut-être tous le timide de quelqu'un — ou du moins, que nous devrions parler des timiditéS, au pluriel, pour mieux désigner le spectre des possibles de ce mot.

Extrait d'entretien

Autoévaluez votre sociabilité sur une échelle de 1-10

Je me sens très peu sociable	1	○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○	10	Je suis une personne très sociable, c'est tout naturel
---------------------------------	---	---------------------	----	--

[00:10:43] --- Assia

La première question, "Auto-évaluer votre sociabilité sur une échelle de 1 à 9".
Peut-être voulez-vous partager vos réponses,
ou bien ne pas les partager parce que...

[00:10:56] --- Denise

Je n'aime pas partager.

[00:11:03] --- Assia

D'accord.

[00:11:05] --- Matteo

Moi j'ai mis 7, 7 sur 9.

[00:11:08] --- Micheline

Seulement ?

[00:11:10] --- Matteo

Tu sais, on est très sévère, on a besoin...
Non mais moi parce que aussi, pendant
longtemps, toute ma vie, je pense vraiment que
j'étais timide énormément. Quand j'étais
petit, jusqu'à assez tard. Et je pense que
c'est toujours là d'où l'on vient. Tout le
monde part d'une timidité et c'est soit on y
reste, soit on n'y reste pas. C'est même pas
dans ces termes-là, je pense. Mais moi, en
tout cas, j'ai mis 7 parce que je sens que je
n'ai pas atteint encore le 9. Il y a quelque
chose qui me ramène tout le temps au 1. Je
tends vers le 9, mais j'y tends. Mais je me
sens toujours quand même aimanté à certains
endroits de ma vie par le 1. Donc, c'est
plutôt en mouvement, tu vois. J'ai mis 7, mais
c'est en train peut-être de bouger vers 9.

[00:11:52] --- Assia

D'accord. C'est intéressant comme manière de
voir, du coup, d'avoir des restrictions. En
gros, ce que t'es en train de dire c'est que
ta manière d'être idéale pour toi ce serait
d'aller vers le 9.

[00:12:05] --- Sophie

C'est ça parce que t'as dit "j'ose pas aller vers le 9". Non mais en fait c'est pas forcément génial, le 9.

[00:12:13] --- Assia

Parce que du coup dans ce que tu dis c'est que pour toi l'idéal serait d'être social au plus haut point mais c'est pas du tout évident ! C'est juste intéressant que du coup tu aies cette définition-là. Mais qu'il y ait du coup, des choses, peut-être on peut voir si on peut les définir, qui te retiennent parfois et qui font que c'est encore un travail en cours d'être sociable.

[00:12:32] --- Matteo

Oui, je pense que pour moi en tout cas, je ne sais pas si c'est une affaire d'idéal, je pense que du coup indirectement ça le devient, c'est intéressant que ce soit une valeur qui soit créée en moi, parce que le contraire, le un, m'a paru toujours être une contrainte ou un élément de jugement. La pire chose qu'on puisse te dire comme qualité ou comme observation, c'est que t'es timide. Quand j'étais enfant, on me disait "t'es timide" ou bien je savais qu'on pensait de moi que j'étais timide. Et pour moi, c'était vraiment nul. Je pense que c'est ni bien ni mal. Et encore, qu'est-ce que ça veut dire être timide ? Du coup, je pense que je viens de là. Et du coup, pour moi, inéluctablement, c'est le 9.

[00:13:17] --- Sophie

T'es bien marqué par le "sois pas timide" qu'on te dit. "Sois pas timide, dis bonjour !"

[00:13:24] --- Assia

C'est un peu ça qui m'a fait aller à ce projet aujourd'hui. C'est tout un tas de choses de la vie depuis l'enfance.

[00:13:35] --- Micheline

Moi j'ai mis 7, mais pas exactement pour les mêmes raisons.

[00:13:40] --- Sophie

T'es contente de retourner en arrière ?

[00:13:43] --- Micheline

Pour moi, 7 c'est déjà énorme ! Je trouve que je suis au max de ma sociabilité et j'ai absolument pas envie de faire plus d'efforts.

[00:14:00] --- Sophie

C'est ni mal ni bien, j'ai mis 9. J'ai mis 9, mais c'est ni mal ni bien et ça ne demande aucun effort. Moi j'ai une définition d'état. C'est-à-dire que c'est un état, c'est ce que l'on est, sans jugement de valeur possible. Cette échelle ne devrait pas être un jugement de valeur.

[00:14:15] --- Micheline

Au-delà, plus de sociabilité, ça me demande un effort.

[00:14:22] --- Assia

Parce que justement, tu as un état naturel ou inné, et d'aller plus loin que cet état, ça demande un effort. Mais c'est intéressant qu'il y ait deux définitions qui tendent vers l'effort ou vers un idéal par rapport à une des règles ou des choses comme ça et une autre version qui est un peu plus simplement "est-ce qu'on l'est ou est-ce qu'on l'est pas".

[00:14:41] --- Clarissa

C'est si bizarre.

[00:14:43] --- Élisabeth

Alors moi j'ai mis 8 mais c'est parce que je pense que je suis une personne extravertie et sociable et tout le monde me le dit et c'est ma façon d'être et je me recharge au contact des gens et pas seule quoi. Donc je pense que c'est plus ma façon d'être.

[00:14:57] --- Assia

Et du coup, qu'est-ce qui a fait que tu as mis 8 et pas 9 ?

[00:14:59] --- Élisabeth

Je me suis posé la question si je mettais 8 ou 9. En vrai, je suis peut-être 9 un peu, je ne sais pas.

[00:15:06] --- Assia

C'était juste une autocensure de te dire que tu mettais 9.

[00:15:10] --- Élisabeth

Après, je pense que je n'ai pas mis 9 parce que je connais d'autres personnes qui sont plus extraverties.

[00:15:18] --- Sophie

Et puis on a toujours, même si on est hyper sociable ou extravertie, on a toujours des points où on n'a pas envie, donc c'est difficile de mettre le maximum.

[00:15:28] --- Assia

On a toujours des réserves et des limitations nous-mêmes.

[00:15:31] --- Sophie

Exactement. C'est juste que je me suis dit que j'étais quand même tellement plus soûlante qu'il fallait que je dise 9.

[00:15:41] --- Élisabeth

Tu ne pouvais pas mettre 5. Non, on se serait dit bon...

[00:15:44] --- Sophie

Ce ne serait pas crédible !

[00:15:53] --- Élisabeth

Et moi naturellement, je me suis dirigée vers le 8, parce que je pense que de nature je me considère assez sociable, mais je pense que je suis très influencée par les autres, selon la situation. C'est jamais quelque chose d'acquis, moi en tant que personne, je serais 8, mais pas tout le temps.

[00:16:21] --- Matteo

La sociabilité, ça a beaucoup à voir avec la capacité face aux inconnus. Pour moi, la sociabilité, c'est la capacité de... quand tu rencontres un groupe hétérogène de personnes que tu connais pas du tout, c'est à quel point t'affrontes cette étrangeté, et du coup que t'arrives quand même à trouver ta place et à te ressourcer dans ces nouvelles personnes, alors que quand t'es avec des personnes que tu connais déjà, c'est presque dans l'introversion parce que c'est déjà une sorte de rapport d'intimité avec ces personnes que tu connais, donc... C'est beaucoup plus proche de ta sphère intime, parce que c'est les personnes que tu connais. Alors que pour moi, la sociabilité, ça a beaucoup à voir avec une sphère extime et la nouveauté. J'ai appris le mot "extime" récemment, ça se dit aussi.

Le jeong, ou l'esprit de la péninsule

Avant de partir, une amie m'offre un petit dictionnaire de la Corée, qui regroupe des termes et des concepts propres au pays du matin calme. Deux termes attirent mon attention et je souhaite les garder en tête pendant mon séjour.

Jeong : concept commun à la Corée, à la Chine et au Japon ; loyauté et dévouement, fidélité qui s'exprime sans logique ou raison apparentes (Boisbaudry 2021)

En Corée, le *jeong* est profondément ancré, il évoque en premier lieu la bienveillance et l'attention envers autrui. Cependant, il ne se limite pas à cela. C'est une émotion collective, un sentiment puissant et positif, mais qui favorise exclusivement les membres du groupe au détriment des autres. Le *jeong* peut donc parfois entraîner des injustices car en conséquence, en tant que membre de la

communauté, il est attendu de vous un certain comportement. Ce concept se reflète dans la langue coréenne, dans laquelle de nombreux objets et concepts importants se présentent au pluriel, soulignant ainsi l'importance de la collectivité. Par exemple, pour parler de ma mère ou de ma maison en coréen, je parlerais de notre mère et notre maison (우리 어머니, 우리 집 *uri eomeoni, uri jib*). Et cela quelle que soit la personne à qui je m'adresse, car ces entités vont au-delà de mon individualité, elles sont forcément représentées par le pluriel, le collectif.

Le *jeong* est une émotion complexe qui ne peut s'accomplir que dans l'interaction ou la simple présence d'une autre personne. C'est une partie intégrante de la société coréenne. Le *jeong* nous rappelle que la sociabilité n'est pas seulement une question d'interaction personnelle, mais aussi d'engagement envers la communauté.

Le nunchi : la puissance de l'œil

Nunchi : concept intimement lié au *jeong*, peut être traduit par « puissance de l'œil ». Capacité, art et philosophie qui englobent l'intuitivité, la sensibilité, la compréhension, la politesse, l'attention mutuelle, l'esprit ouvert et le sens de l'observation ; savoir-vivre coréen et forme d'empathie.

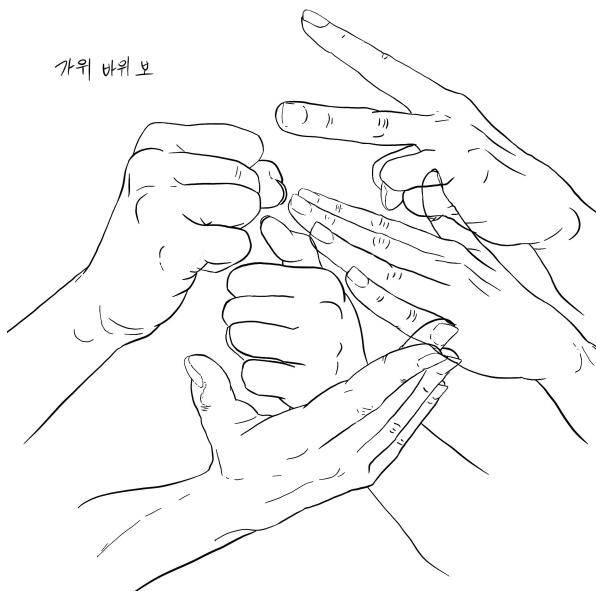
Le *nunchi* repose sur la compréhension de son propre statut par rapport à celui de ses interlocuteurs. « De nombreuses règles régissent cette intelligence émotionnelle, si la plupart sont évidentes (tact, politesse, lecture entre les lignes, etc.), l'une d'elles permet de pousser la compréhension un peu plus loin : “Quand vous entrez dans une pièce, rappelez-vous que les autres y sont depuis plus longtemps que vous” » (Boisbaudry 2021).

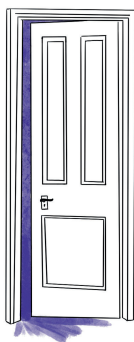
Le *nunchi* aide à se positionner face aux autres en comprenant ce qu'ils pensent ou ressentent en fonction de

leur état d'esprit. Il est également crucial pour apprécier l'atmosphère ambiante d'un lieu. Cette compétence impose de se comporter et de parler avec tact et discernement pour ne pas créer de malaise ou bouleverser l'harmonie de la salle. Ce qui m'intéresse le plus dans le *nunchi*, c'est l'importance du regard, le *nunchi* passe par l'œil et cela laisse entendre qu'une grande partie de la sociabilité passe par la captation de *stimuli* visuels et notre aptitude à y réagir convenablement. C'est pour cela que le fait d'avoir du *nunchi* est comparé à une vivacité d'esprit. D'autre part, il se pratique davantage qu'il n'est inné, et ceci de manière plutôt surprenante par ailleurs : cela passe en partie par le geste. En effet, une personne entraîne son *nunchi* en jouant à pierre-feuille-ciseaux, les Coréens y jouent très souvent, c'est un véritable outil de décision, de départage — ce que je pensais être un simple cliché engendré par le visionnage de quelques *k-dramas* ne l'était pas tant que ça. À force d'y jouer, tous les savent reconnaître qui a gagné en une fraction de seconde, peu importe le nombre de joueuses.

Le *nunchi* incite d'une part à prêter attention envers les sentiments des autres et à les respecter ; ceux qui habitent le même espace que vous à un moment précis ainsi que dans les instants précédant ce moment partagé. Cela rappelle d'autre part, la culture du confucianisme qui pèse encore d'une certaine façon sur la société coréenne, notamment dans les mœurs par rapport aux aînés, qui doivent être respectés (du moins en apparence), dans la façon de se tenir face à eux et de s'y adresser car ils étaient là avant nous.

가위 바위 보





Protocole pour entrer dans une pièce

Entrer dans une pièce, n'importe laquelle : une salle de classe, un wagon de métro, un café, le salon d'une amie, la chambre d'un amant, etc.

(La pièce peut-elle être autre qu'un lieu ? Entrer dans une pièce... de Molière ? de vingt centimes ?)

Déterminer si l'on est seul, c'est-à-dire si notre corps et nos actions vont être perçus par un élément extérieur à soi. Combien de personnes humaines ? Combien d'animaux ? Combien de caméras ? De robots ? etc.

Faire une hypothèse de leur raison d'être dans cette pièce : décrire leur position dans la pièce, leur posture, les objets avec lesquels ils interagissent.

Prêter attention au mouvement et au non-mouvement de chaque chose.

Faire une estimation du temps passé par ces éléments dans cette pièce avant notre arrivée.

Se laisser distraire par tout élément non vivant qui manifeste son existence dans la pièce : bruits de moteur, murmure strident de l'électricité, tapotement de la pluie sur le carreau, température de la pièce, densité de l'air ambiant, etc.

Contempler la raison de ces manifestations, ce qui les produit et leur relation aux éléments dans la pièce, ainsi qu'aux autres pièces auxquelles elles sont possiblement liées (qu'on puisse les voir/en faire l'expérience sensorielle ou non).

Par exemple, l'électricité court dans les murs depuis l'ordinateur jusque dans les parties communes, croisant les appartements voisins. Les vrombissements de voitures sont hors-champ dans la pièce mais suggèrent l'existence d'une route en contrebas, une route qui mène quelque part et qui a une origine, la voiture elle-même étant un habitacle pour des personnes, celles-ci écoutent la radio qui transmet un signal venant d'un studio à l'autre bout de Paris, etc.

Ces manifestations, souvent imperceptibles à première vue, sont comme des fils invisibles qui relient chaque élément de la pièce à un réseau complexe d'influences et d'histoires. L'électricité, par exemple, n'est pas simplement un flux de courant dans les câbles, mais un lien vital entre les occupants de la pièce et au-delà. Elle émerge de sources lointaines, traverse des chemins cachés derrière les murs et se propage jusqu'aux parties communes, unissant ainsi les existences individuelles dans une toile électrique commune.

Les vrombissements des voitures, bien qu'audibles mais hors champ, insinuent l'existence d'un monde extérieur vibrant d'activité. Ils suggèrent une route en contrebas, une artère qui relie des quartiers éloignés et qui s'étend bien au-delà des limites visibles de la pièce. Chaque véhicule devient un microcosme mobile, transportant des individus avec leurs propres destins et narrations. Ces personnes, enfermées dans l'habitable de la voiture, sont également liées à des mondes invisibles : les ondes radio qui circulent dans l'air, transmettant des histoires, des musiques et des nouvelles depuis des studios éloignés jusqu'au cœur même de cette pièce.

Ainsi, chaque détail, chaque son, devient un indice révélant la connectivité profonde et souvent insoupçonnée entre les différentes parties du monde. Entrer dans une pièce n'est donc pas simplement franchir une frontière physique, mais pénétrer dans un réseau infini d'influences, de connexions et d'histoires qui transcendent les murs immédiats de l'espace visible. C'est une invitation à la contemplation et à la reconnaissance de la complexité du tissu interconnecté qui compose notre réalité quotidienne.

En pénétrant dans cette pièce, on entre non seulement dans un espace délimité par des murs, mais dans un théâtre d'interactions subtiles où chaque élément, vivant ou inanimé, contribue à l'histoire en cours. La pièce devient ainsi un microcosme, un fragment d'un univers infiniment complexe où les récits se tissent à partir des fils invisibles qui relient tout ce qui existe.

Au moment de cette réalisation, être pris d'un mouvement de recul et s'incliner légèrement avant de faire un premier pas dans la pièce.

Si personne d'autre n'est dans la pièce, se permettre de s'installer dans la pièce de la façon souhaitée. Se focaliser sur son propre corps, le laisser réagir aux manifestations décelées à l'entrée.

Si une caméra est néanmoins présente dans la salle, sourire en sa direction. Selon l'envie, lui faire signe ou aller jusqu'à performer quelque chose pour elle (danse, chanson, extrait de stand-up, etc.).

Se permettre d'interférer avec l'état préalable de la pièce.

Mettre de la musique et oublier son corps en se permettant de le mouvoir au gré du rythme ou bien des émotions.

Si l'arrivée dans la pièce avait pour but une tâche particulière, s'atteler à celle-ci.

S'arrêter momentanément lorsqu'un élément extérieur à soi prend soudainement de l'importance dans nos pensées.

S'arrêter momentanément lorsqu'un élément intérieur à soi prend de l'importance dans nos pensées.

Si d'autres sont présents dans la pièce, après les premières étapes, évaluer l'intérêt général porté à cette arrivée soudaine.

Laisser le corps se tendre ou se détendre en réaction à cet intérêt. Noter mentalement cette réaction, ou bien l'ignorer complètement, laisser flotter son esprit hors du corps.

Selon le degré d'interférence causée par l'état préalable de la pièce, s'excuser puis trouver une place adéquate à la réalisation de l'objectif ayant poussé à entrer dans la pièce.

Garder constamment dans un coin de l'esprit la présence des « autres » et la potentialité de leur regard.

Garder également en tête l'idée que les autres ne vous regardent pas et que votre existence dans cette pièce avec eux n'a potentiellement aucun impact.

Rester à l'écoute et observer leur gestuelle pour se faire une idée de tout impact ou non-impact entre soi, les autres et le reste de l'environnement.

Rester à l'écoute et observer sa propre gestuelle pour contrôler tout impact ou non-impact sur soi, les autres et le reste de l'environnement.

Finalement, apprécier le fait que d'autres étaient là avant dans la pièce.

Caméras, surveillance de l'image

Lors de mon séjour en Corée, je prends conscience d'une certaine abondance de caméras de surveillance. Je sais que je suis constamment enregistrée dans la plupart des lieux publics. Parfois, même lorsque je suis seule, dans la salle commune de mon dortoir du campus, la simple présence des caméras dans mon environnement me fait réfléchir à qui pourrait me regarder. Cela m'a conduite à une étrange forme de sociabilité avec l'œil vide des caméras de surveillance, leur souriant, leur faisant coucou ou même dansant devant elles. Je me rappelle alors l'une des questions soulevées par mes expérimentations-performance en face-à-face. Je me demandais si le fait de se regarder ou de se sentir vu modifie la manière dont on agit et impacte notre gestuelle inconsciente. Et je me demande maintenant si même les caméras de surveillance qui tournent sans être réellement scrutées, car leur rôle est simplement d'être des témoins qui enregistrent tout dans l'éventualité d'un événement, sont considérées comme des témoins de ma présence et donc si notre rapport à la caméra est une forme de sociabilité qui modifierait notre présence également.

La caméra joue un rôle important dans les communautés créées autour de dispositifs liés à la neurodivergence, tels que les *stim-toys*, l'ASMR, la *stim-danse*, etc. Ces tendances ont permis une popularisation d'éléments qui

n'étaient au départ que des niches spécifiques et une démocratisation de la parole autour des troubles neuro-divergents. Nous avons désormais toutes pu observer au moins de loin tout ou partie de ces phénomènes qui pullulent sur les réseaux sociaux.

Sur les réseaux, un nouveau phénomène est apparu dans mes recommandations pendant l'écriture de ce mémoire. Des vidéos de « pause dans le *feed* » de créatrices de contenus comme Adelaide Saywell¹⁷. Dans ses vidéos de vingt secondes en moyenne, Adelaide répète toujours la même chose « *relax your shoulders, unclench your jaw, relax your eyebrows and take a deep breath... and out. Thank you, carry on!* »¹⁸. Ces *relaxation check in* sont une invitation à relaxer sa posture et à se recentrer sur son corps que l'on a tendance à délaisser lors de longues sessions sur Internet. Ces vidéos sont conçues dans l'idée de tomber régulièrement par hasard dans le flux de contenu des utilisatrices TikTok et Instagram, qu'elles suivent ou non l'influenceuse, c'est l'algorithme qui fait parvenir ses vidéos en temps voulu aux personnes qui pourraient apprécier ce *check in*. L'influenceuse filme ses vidéos comme une routine quasi quotidienne tandis qu'elle vaque à ses propres tâches, elle fait ses lacets, câline son chat, se lave le visage, etc. Elle ne s'adresse même pas toujours directement face à la caméra mais le ton de sa voix est toujours bienveillant tout en étant impératif dans ses instructions. Résultat, les *followers* de la chaîne décrivent ses vidéos comme une petite surprise toujours bienvenue, surprise pas tant dans le contenu mais dans le moment de la journée où l'on va la rencon-

17. Voir son compte Instagram : En ligne

18. [Détendez vos épaules, relâchez votre mâchoire, détendez vos sourcils et inspirez profondément... puis expirez. Merci, poursuivez!]

trer. D'autres disent même avoir développé une sorte de réflexe pavlovien¹⁹ ; leurs épaules se détendent dès qu'ils aperçoivent la chevelure rose de la créatrice sur leur écran.

La caméra a permis d'une part le partage de contenu sur les réseaux à travers le monde. Mais d'autre part, ce contenu a pu émerger grâce à la distance qu'offre la caméra et le contenu vidéo avec le public. Bien que la caméra en rebute plus d'un au premier abord, elle permet d'éditer sa réalité et de créer un lien fort avec des personnes tout en gardant une distance réelle importante. Il me semble alors nécessaire de se tourner vers ce type d'outil dans mes expérimentations. Lors de mon semestre en Corée j'avoue avoir souvent oublié que ce pouvait être à moi d'emprunter la caméra, j'ai néanmoins pris des fragments de vie que j'ai eu la présence d'esprit de filmer et que j'ai condensés en une ébauche de film, montage sauvage.²⁰

19. « Le réflexe de Pavlov peut s'apparenter à une réaction involontaire, non innée, provoquée par un stimulus extérieur. Pavlov a développé la théorie selon laquelle les réactions acquises par apprentissage et habitude deviennent des réflexes lorsque le cerveau fait les liens entre le stimulus et l'action qui suit », *Le Quotidien du médecin*. Consulté le 31/03/2024 sur : <https://www.lequotidiendumedecin.fr/archives/premiere-presentation-du-reflexe-de-pavlov#>

20. Lien vers la vidéo citée : En ligne



5| Communication, conscience et intentionnalité

Mars-juin 2024



Extrait d'entretien

Avez-vous recours à des gestes d'autostimulation dans la vie quotidienne ?

- ☐ oui
- ☐ non

Considérez-vous ces gestes comme partie intégrante de la communication ?

- ☐ oui
- ☐ non

[00:20:18] --- Assia

Et considérez-vous ces gestes comme partie intégrante de la communication ?

[00:20:24] --- Clarissa

Non.

[00:20:24] --- Micheline

Non, ça dépend. Ça dépend des gestes.

[...]

[00:22:50] --- Sophie

Pour moi ça fait pas partie intégrante de la communication dans le sens où justement c'est pas conscient. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'intention, enfin c'est pas une question de conscience, c'est qu'il n'y a pas d'intention quand je me gratte. Quand je me gratte l'oreille ou que... Il n'y a pas d'intention dans le message que je veux délivrer à la personne en face. Or, pour moi, la communication, c'est quand même la délivrance d'un message et la réception d'un message. Et donc, du coup, voilà, j'ai mis non. Je suis consciente que ça exprime quelque chose de moi. Mais pour moi, ce n'est pas une partie intégrante de ma communication parce que non intentionnelle.

[00:23:32] --- Matteo

Du coup, c'est de la communication non intentionnelle, mais ça reste de la communication.

[00:23:36] --- Sophie

Oui, mais pour moi, en fait, la communication, c'est forcément intentionnel.

[00:23:42] --- Matteo

C'est intéressant ce truc de communication, parce qu'on peut dire "je communique". C'est pas du tout ce que la communication ou ce qu'on communique aussi. Enfin, c'est-à-dire ce que mon corps communique par rapport à ce que je veux communiquer. Dans les deux phrases, dans les deux cas, il y a... Ah, c'est pas la même chose, mais il y a le verbe communiquer dans les deux. C'est-à-dire que...

[00:24:00] --- Sophie

Mais ce n'est pas la même chose !

[00:24:01] --- Matteo

Oui, bien sûr. Mais il y a une impression qui est communiquée, qui est véhiculée de toi, il y a...

[00:24:06] --- Sophie

Mais t'es passif quand tu dis ce que je communique de moi. T'es dans une voie passive.

[00:24:11] --- Matteo

Bon après, ton inconscient il reste actif d'une manière ou d'une autre, c'est juste. Une sorte de...

[00:24:20] --- Élisabeth

Moi je trouve que c'est une manière de communiquer des choses que parfois tu n'arrives pas à exprimer. Moi je fais beaucoup de gestes quand je suis stressée ou mal à l'aise. Pour moi, il y a quand même une intentionnalité peut-être inconsciente, mais ça permet de montrer autre chose, quelque chose que je n'arrive pas à verbaliser ou un état dans lequel je suis.

[00:24:47] --- Assia

Moi, je trouve ça très intéressant cet échange, parce que c'est un peu au cœur de ma problématique, justement, c'est que le terme communication a plein de définitions, plein de sens, et il peut être la voie passive ou active, justement, et donc ça dépend de comment on prend la définition. En général, dans la neurotypicalité, pour le cerveau un peu normal, la communication, justement, c'est faire passer un message à une autre personne. Et c'est pour ça que je vous en parle, par exemple, une personne autiste profonde qui ne parle pas, on dit qu'elle est non communicative. Alors qu'on va avoir des artistes autistes, comme Mel Baggs, dont je parle dans mon mémoire --- c'est pour ça que je vous en parle --- qui a fait une œuvre vidéo dans laquelle elle montre ses rituels de stimulation. Elle va renifler des livres, elle va chanter, elle va bouger dans l'espace, elle va faire des choses un peu... Voilà, tout ce qu'on peut imaginer un peu stéréotypé d'une personne autiste qui ne parle pas, et elle va expliquer que quand elle fait ça, elle communique, mais elle ne communique pas ce que la personne neurotypique attend d'elle, mais elle communique tous les *stimuli* qui lui passent autour dans son environnement. Elle communique les *stimuli* de son environnement et la différence c'est qu'une personne neurotypique va filtrer l'information et ne rendre que ce qu'elle souhaite communiquer, alors qu'une personne autiste ne va pas nécessairement filtrer l'information, ou pas de la même manière, et donc elle va rendre l'information d'une manière qu'on ne comprend pas.

[00:26:25] --- Sophie

Mais il y a une intention. Dans ce que dit cette artiste, elle a une forme de conscience de ce qu'elle fait pour échanger avec les autres. Ce n'est pas une manière traditionnelle d'échanger, mais il y a une intention d'échanger. Donc pour moi, ce n'est pas tout à fait la même chose que d'être dans des gestes.

[00:26:48] --- Assia

Sauf que comment on définit l'intention ? C'est compliqué, j'ai d'ailleurs pas toutes les réponses. Donc la grande question derrière la communication ça va être, est-ce qu'il y a une intention ? Est-ce que cette intention est importante et comment on va la définir ? Et comme disait Éliisa, peut-être que parfois il y a une intention qui nous est inconsciente. Et c'est justement pour ça que je m'intéresse aux gestes d'autostimulation qui vont être inconscients, parce que c'est là, à mon avis, qu'on peut trouver... C'est là qu'il y a un peu le nœud et le point de l'intention inconsciente. Et du coup, en observant ce genre de gestes, on peut commencer à avoir un imaginaire autour de ces questions-là.

Sur la question de l'intentionnalité dans la communication qu'a relevée Éliisa lors de l'entretien en groupe : « Par le passé, certains pensaient que les éléments essentiels de la communication étaient l'existence d'un code et l'intention de communiquer un message donné dans ce code, mais il semble aujourd'hui que cette position rigide soit dépassée » (Ricci Bitti 1984).

Aujourd'hui, l'analyse des situations d'interaction tend à prendre en compte la diversité des configurations possibles et à examiner les différents paramètres en jeu.

Ainsi, l'émetteurice peut avoir l'intention explicite de communiquer, tout en étant conscient de mobiliser non seulement le code linguistique, mais également un ensemble d'éléments posturaux, gestes et mimiques. L'interaction peut dès lors se décliner selon plusieurs configurations : l'émetteurice peut être consciente ou non de son comportement, avoir ou non l'intention de communiquer et ses manifestations non verbales peuvent produire du sens indépendamment de sa conscience ou de son intention. En outre, la signification attribuée par l'émetteurice à un geste au moment de la transmission (signification à la transmission) peut différer de celle qui est effectivement reçue et interprétée par le destinataire (signification à la réception)²¹.

Je suis passée par la forme du questionnaire pour recueillir la première réaction face à des termes volontairement laissés ambigus par l'absence de définition. Cela a permis d'ouvrir la discussion autour de ces questions avec quelques volontaires, pour mieux cerner ce qui se trouve au cœur de la problématique, les points de vue, expériences et *a priori* diversifiés de chaque personne présente. Je soulignerais l'importance d'avoir un tel objet intellectuel mais également physique. La récolte de données devient tangible, les volontaires ont un petit rectangle fini sur lequel focaliser leur attention et cela permet de mieux comparer les annotations, style d'écriture, termes employés, etc., qui sont également des sources présentant un intérêt certain. Ce questionnaire est avant tout une interrogation sur la norme. Celle-ci est personni-

21. Dès le début du XX^e siècle, Wundt (1900), dans *Völkerpsychologie*, souligne que les gestes expressifs possèdent une signification moins stabilisée que les signes linguistiques conventionnels, ce qui ouvre la possibilité de variations interprétatives et de malentendus.

fiée dans ce dispositif du questionnaire qui est une entrée vers la cueillette de gestes.

CUEILLETTE DE GESTES

A noter avant de commencer : aucune information permettant de vous identifier ne sera utilisée ou publiée sans accord préalable.

Un peu de vocabulaire : les gestes d'auto-stimulation ou *stimming* sont ici définis comme l'ensemble des gestes inconscients provoqués par le corps dans le but de se réguler face à quelconque stimuli (ex: jouer avec son stylo, balancer ses pieds en étant assis, faire tourner une mèche de cheveux...)

Nom et prénom :

âge : 28 ans.....

Autoévaluez votre sociabilité sur une échelle de 1-10

Je me sens très peu sociable	1 ○ ● ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ 10 ça dépend des jours	Je suis une personne très sociable, c'est tout naturel
------------------------------	---	--

Avez-vous recours à des gestes d'auto-stimulation dans la vie quotidienne ?

☒ oui ☐ non

Considérez-vous ces gestes comme partie intégrante de la communication ?

☒ oui ☐ non

Pouvez-vous en décrire certains ?

→ Plutôt seule : mordais mes lèvres. Je peux être entourée quand je fais ça mais pas en communication.

→ Si il y a des objets autour : jouer avec en parlant

→ je ne sais pas. Je crois qu'ils sont répétitifs que about (ou j'en avais ☹)

Vous considérez-vous neuroatypique ?

☒ oui ☐ non

Pensez-vous faire partie de la neurodiversité ?

☒ oui ☐ non

Avez-vous déjà pensé à ces gestes avant de rencontrer ce projet ? Si oui, de quelle façon, dans quel contexte ?

Oui, ça aussi toujours été un intérêt à moi. Qu'est-ce que ça veut dire des gens ?

Cochez les comportements dans lesquels vous vous reconnaissez
(dans une situation sociale telle une conversation ou une écoute attentive par exemple)

- ☒ Remuer un stylo/tout objet dans une main
- ☐ Se déplacer dans l'espace de façon non intentionnelle
- ☐ Jouer avec, toucher ses cheveux
- ☐ Faire craquer ses doigts/autre articulation souvent, de façon régulière
- ☐ Frotter, gratter, caresser ou frapper une partie du corps de façon régulière
- ☒ Répéter un mot ou bout de phrase
- ☐ Faire un mouvement de balancier avec tout ou partie du corps

☐ autre : *Je finis souvent mes phrases avec "ou..." ne finit jamais mes phrases.*

Cochez les comportements dans lesquels vous reconnaissez de vos proches, des personnes à qui vous parlez en direct

- ☒ Remuer un stylo/tout objet dans une main
- ☐ Se déplacer dans l'espace de façon non intentionnelle
- ☒ Jouer avec, toucher ses cheveux
- ☒ Faire craquer ses doigts/autre articulation souvent, de façon régulière
- ☐ Frotter, gratter, caresser ou frapper une partie du corps de façon régulière
- ☐ Répéter un mot ou bout de phrase
- ☒ Faire un mouvement de balancier avec tout ou partie du corps
- ☐ autre :

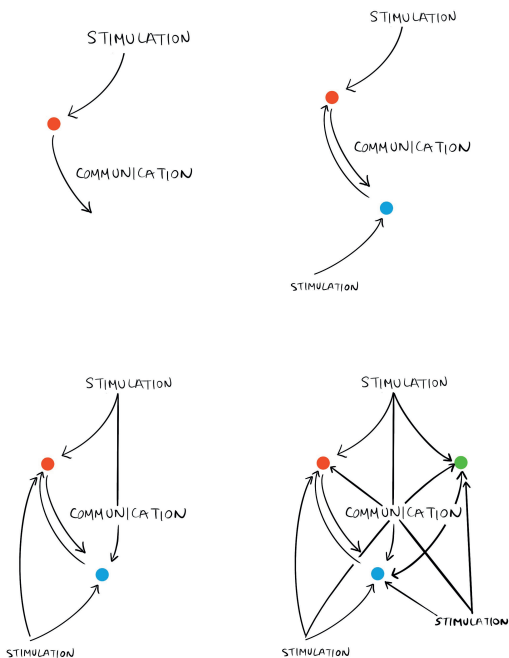
La question qui surgit du questionnaire de cueillette de gestes est celle du point de vue et de la réflexivité; ici la réflexivité renvoie à un retour sur soi, à une mise en relation de soi avec soi-même (Carnus et Mias 2013, 269-72), notamment lorsque je demande de rendre compte de ses propres gestes d'autostimula-

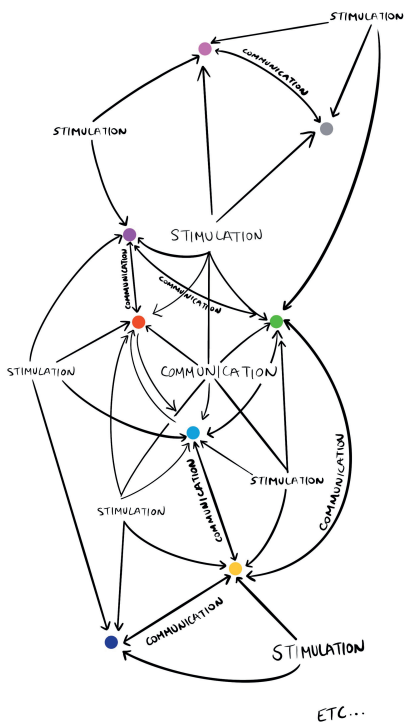
tion. Comment prendre conscience des gestes qui nous échappent? Est-ce nécessairement le regard de l'autre qui nous rend conscients de ces gestes ou peut-on avoir un regard sur soi? Et, finalement, est-il important d'avoir ce regard réflexif? À la question « ces gestes font-ils partie de la communication », il y a deux types de réactions qui ressortent le plus : le « oui » ferme et le « non » qui se transforme en oui après discussion et exposition de ses réponses. En effet, on peut voir le *stimming* directement comme une extension de la parole ou une autre façon de communiquer (Baggs 2007). Cependant, on peut aussi pointer le fait que ces gestes ont rapport à la stimulation, donc un mouvement de l'extérieur (notre environnement) vers soi et non à la communication, qui serait un mouvement de soi vers les autres. Alors le *stimming* ne serait-il pas en lien avec la communication? Pourtant, le fait de réagir aux stimulations du monde qui nous entoure (les personnes avec qui nous sociabilisons en faisant partie) est une communication. Nous ne sommes pas simples receveuses d'informations sensorielles, nous en sommes les communicants, la preuve en est dans l'existence même de ces gestes.

L'être humain saisit le monde extérieur et l'incorpore [...] pour coïncider avec les actions qui proviennent de son environnement. Et, par un effet du vivant, quasi physique, l'être humain va gestualiser ce qui lui a été infligé. [...] Cette grande force contraignante, nous l'avons dès que nous nous éveillons à la vie. (Cerclet 2014)

Le geste est un témoignage important d'une personne dans son environnement extérieur et intérieur, il fait partie intégrante de la communication et prend toute sa valeur dans le fait qu'il peut confirmer autant que trahir le verbe. Par ailleurs, si l'on explicite le rapport monde intérieur/monde extérieur, on obtient un schéma de plus

en plus complexe lorsque l'on tente de le répéter pour reproduire un semblant de réalité.





L'artiste Mike Kelley effectue en 1978 avec *My Space*, un travail qui résonne avec ce principe et se rapproche accidentellement de ce schéma que j'ai pensé en 2023.

Dans cette performance et le diagramme qu'il en reste²², Mike Kelley définit son espace comme celui dans lequel son comportement n'est pas influencé par un autre être vivant, tel qu'une plante verte (l'exemple utilisé par l'artiste).

If my behavior can affect plants/plants can influence my behavior. [Si mon comportement peut affecter des plantes, des plantes peuvent affecter mon comportement.] Mike Kelly cité dans (Armstrong 1979)

L'artiste définit dans son œuvre des « sphères d'influences » comme étant la zone de l'espace qu'il peut physiquement occuper en même temps et qui représente une mesure précise basée sur son corps : « elle correspond à la distance qui sépare ma tête debout de ma tête couchée, ou à un cercle dont le diamètre est égal à deux fois ma taille. » Une mesure de l'espace basée sur le corps, une sphère liant terre et ciel entre deux vivants, pouvant rappeler des schémas de pensées plus ésotériques ou alchimistes tels que l'*Homme de Vitruve* dessiné par Léonard de Vinci²³. Il ne s'agit cependant pas là de trouver le corps aux proportions idéales mais de déterminer une réalité d'espace d'interaction, voire de sociabilité, (in)volontaire.

Lorsque je croise ce diagramme par hasard lors d'une visite impromptue à la Bourse de Commerce de Paris – Pinault Collection, le lien avec mes théories actuelles me semble évident. Je dois cependant avouer que la seule ressource à laquelle j'ai accès vis-à-vis de la performance *My Space* est ce diagramme : aucune trace de ce à quoi ressemblait l'œuvre en action, à part pour

22. *My Space* se traduit par « mon espace ». Voir l'œuvre : En ligne

23. Voir l'œuvre : En ligne

quelques bribes descriptives dans des articles de revues d'art.

Heureusement pour moi, l'essence du propos semble être résumée dans ce diagramme et, ainsi, plutôt que d'étaler une analyse comparative de la performance de Kelley, je me permettrais d'étendre par moi-même cette œuvre dans un nouvel horizon fictif et à mon goût.

Je propose alors un nouveau protocole pour définir et dessiner *son espace*, dénué de l'influence de tout autre être vivant, en m'inspirant du travail de Kelley sur le sujet et en questionnant les lacunes que la nature éphémère du médium laisse joyeusement apparaître.

Protocole d'évaluation de son espace propre

Promenez-vous dans la pièce puis arrêtez-vous en face d'un *être vivant* de votre choix (plante, animal, autre être humain, etc.).

Prenez le temps de l'examiner, d'en faire le tour, ne vous approchez jamais à une distance plus réduite que le diamètre de votre tête. Si cette distance a été dépassée, replacez-vous en conséquence.

La circonférence du cercle entourant l'*être* sur une distance égale au diamètre de votre tête représente l'espace propre de cet *être*.

Dessinez une demi-sphère avec votre corps, celle-ci fait la hauteur de votre corps jusqu'au haut de votre tête en position debout et la largeur de votre corps jusqu'au haut de votre tête en position allongée.

Une fois la sphère visualisée, marchez le long du cercle ainsi créé.

Ceci est l'espace d'interaction entre l'*être* et vous.

Vous pouvez désormais définir votre espace propre, c'est-à-dire l'espace qui n'est pas troublé par un autre *être*.

Prenez le temps de trouver au moins un mot pour définir cet espace, est-il étroit ? spacieux ? convenable ? inconfortable ?

Concentrez-vous sur l'espace des sphères d'interaction dessinées un peu plus tôt. Faites le tour de cet espace ; trouvez quelques termes pour décrire ces sphères d'interactions et leurs interactions, réelles ou possibles.

Dans cet espace, définissez maintenant vos points de force, interstices dans lesquels vous avez ou pensez avoir plus d'influence sur l'autre que l'autre n'a d'influence sur vous.

Conscientiser sa place dans l'espace, ou l'influence d'une coccinelle

Ce protocole a été expérimenté pour la première fois en extérieur, le 21 mars 2024, sur un carré de pelouse du Campus Condorcet avec une dizaine de personnes du master ArTeC.

Le lieu modifie beaucoup le résultat de l'expérience : si l'expérimentation avait pris place dans une salle de classe, les seuls êtres vivants auraient été les autres volontaires. Ici, seule une personne a choisi un autre être humain comme objet de focalisation pour cette perfor-

mance. Les autres ont choisi des fleurs, un arbre voire une coccinelle.

À l'énoncé de la première phrase, plusieurs volontaires ont eu le réflexe de s'approcher beaucoup ou de toucher l'être vivant, s'en est suivi un mouvement de recul, une sensation presque malaisante à l'annonce suivante : *il ne faut surtout pas s'en approcher à une distance plus réduite que le diamètre de sa tête.*

L'énoncé du protocole étant assez complexe et découvert en même temps que sa mise en action par les volontaires, chaque phrase est déclarée deux fois, avec la possibilité de demander des précisions si nécessaire ; mais, surtout, avec l'obligation d'agir selon ce que l'on a compris de l'énoncé sans craindre de trop mal faire. Après tout, ce n'était qu'un premier test d'activation de ce protocole.

Cela a mené à des interactions muettes entre les personnes, qui se regardaient lorsqu'il y avait hésitation sur la marche à suivre pour ainsi se caler plus ou moins sur un mouvement commun au groupe.

Lors de ce premier test du protocole, nous étions sortis de l'environnement étouffant de la salle de classe que nous occupions déjà depuis deux heures pour profiter du soleil : ce contexte semble avoir influé sur la réception du protocole et les réponses à celui-ci étaient teintées d'un regard positif.

Ainsi, dans les réponses données, plusieurs qualifiaient leur espace propre de convenable ou confortable. Une autre personne a fait la remarque qu'il était quasi impossible de désigner un espace propre dans cet endroit si l'on prenait en compte chaque brin d'herbe, par exemple. Là est tout le paradoxe que la démarche met en avant. Avons-nous un espace qui nous est propre du moment où l'on se trouve dans un environnement avec d'autres vivants ?

Je me suis alors demandé à quoi ressemblerait le plan des sphères d'interaction dans mon appartement à un instant T. Cet exercice permet la conscientisation de mon espace et ses dynamiques, de la place que j'occupe et de ce qui occupe mon espace. Un exercice aussi anxiogène qu'éclairant.



Les sphères d'interactions ressortaient cet après-midi du 21 mars comme des espaces de possibilités, de fluctuations. L'interaction étant une « action réciproque qu'exercent entre eux des êtres, des personnes et des groupes »²⁴. Les sphères d'interactions sont essentiellement des lieux dans lesquels des changements s'opèrent d'un être vers l'autre et *vice versa*.

24. Définition du terme en psychologie et sociologie selon le CNRTL : En ligne

Enfin, au sujet des points de force, les personnes étaient hésitantes dans leur réponse. La plupart se sentaient supérieures au sujet choisi car celui-ci était à la merci de l'être humain par une petite taille ou une nature gracile ou étant dénué de moyens de défense. Un pissenlit peut facilement être écrasé ou arraché par un être humain qui le surplombe; en le surplombant, même sans vouloir agir sur la plante, ce dernier, par sa taille, lui fait de l'ombre. La participante qui avait choisi la coccinelle s'est demandé de quelle façon elle pourrait renverser la balance de pouvoir dans sa relation avec l'insecte. En s'allongeant près d'elle, elle lui laissait la possibilité de grimper sur elle, la petite coccinelle pourrait ainsi la surplomber, mais cela n'arriverait que si l'être humaine accepte de se laisser terrasser par la coccinelle.

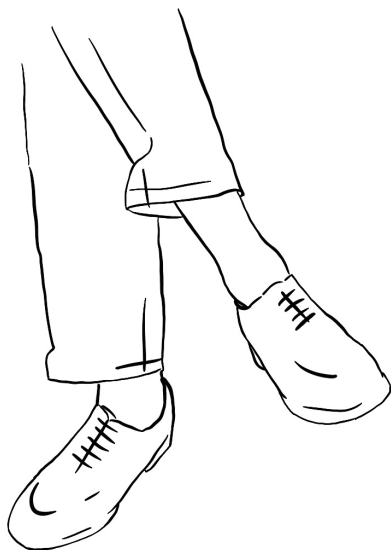
Quant à celui qui avait choisi une autre personne pour cette expérience, il a exprimé d'une part, un peu par humilité, ne pas se sentir en supériorité face à une autre personne, qui plus est, la coordinatrice de notre groupe (que l'on renvoie donc automatiquement à un imaginaire hiérarchique bien défini). D'autre part, il affirme tout de même avoir le sentiment d'une plus grande influence sur l'autre à l'instant T car c'est lui qui l'avait choisie comme objet d'étude pour ce protocole; cependant, cette influence n'est pas vraiment tangible en dehors de son esprit à lui, la personne n'étant pas sûre au moment de l'expérience d'être le sujet de l'autre.

Il est désormais intéressant d'imaginer l'expérience dans d'autres contextes, par exemple en interaction avec le public, peut-on faire la mesure de son espace propre dans la rue, dans le métro ou même sur scène? Ou bien dans un *white cube* typique des galeries d'art?

Quels seraient alors les sujets choisis? Quels seraient les éléments perturbateurs, sur lesquels on ne se foca-

lise pas mais dont la présence est bien réelle dans l'espace? Comment décrivirions-nous les zones d'interactions et notre espace propre? Comment définirions-nous les rapports de force dans ces interactions? Quel serait le mot d'ordre général sur l'expérience dans ces configurations différentes?

Conclusion



Préparer le terrain et dégager des hypothèses

Le temps de la conclusion dans un mémoire de recherche-
création est pour moi un moment critique, enveloppé

d'incertitudes car il est le moment où l'on prend du recul pour récapituler ce qui a été fait et surtout pour évaluer et valoriser si cette recherche a répondu à la question et aux attentes posées au début de ce parcours de projet qui a duré près de deux ans.

Il s'agissait de trouver des façons de questionner notre rapport à la norme sociale, inscrit dans notre corps et nos gestes, qui se construit parallèlement à une réalité biologique et sociale de la neurodiversité.

Bien que je pense sincèrement que mon travail n'en est qu'à son prélude, celui-ci n'est pas dépourvu de propositions, de tentatives plus ou moins fructueuses, d'hypothèses imaginatives et de théorisations concrètes.

Je suis partie d'un écosystème assez vaste de pensées et de problématiques telles que celles apportées par l'environnement scolaire et académique, la place de l'anxiété dans ma vie et dans la société de façon plus générale ainsi que les challenges amenés par les débats autour de la neurodiversité et des moyens de reconnaître ou non celle-ci.

Après un temps de recherche contextuelle et lexicale, ainsi que d'une contemplation hasardeuse mais néanmoins consciencieuse de mon quotidien, je suis arrivée au concept de cueillette de gestes.

Cette image bucolique devint alors la racine d'une pratique qui se développe en plusieurs branches, chacune constituée d'une exploration différente du geste et de la sociabilité. J'ai tenté dans ce mémoire de faire le récit de cette arborescence.

J'ai pu jouer avec les codes des questionnaires, et autres tests psy ou de personnalité, et faire ma propre version d'un atelier de développement personnel qui irait à l'encontre des tendances fascisantes de ceux-ci, qui définissent des comportements types pour positionner tout

individu dans des cases et qui utilisent les normes sociales à leur avantage pour mieux vendre livres et autres *coachings*.

J'ai commencé à cueillir des gestes *live*, en vidéo, lors de ces entretiens ou d'autres moments similaires lors desquels j'ai pu faire tourner ma caméra sans encombre. J'ai cueilli ces gestes et les ai collectionnés sous forme d'animations, ils sont ainsi préservés anonymement et dénués de contexte, le geste se contente d'être geste et peut ainsi être potentiellement réinterprété comme on le souhaite. Ces gestes ne sont donc pas nommés, catégorisés ou hiérarchisés, mais simplement existants, gardés et contemplés.

J'ai invité d'autres personnes à cet exercice de la cueillette de gestes, cette fois en une sorte de filature, une invitation à contempler et garder trace de la gestuelle d'autrui. Cette trace étant évidemment marquée par la subjectivité de ceux qui la font.

Dans une tentative d'aller vers la performance, j'ai mis en place des expérimentations en duos, dont j'ai pu faire plusieurs itérations chaque fois un peu différente de la précédente. Avec cette confrontation en face-à-face, j'ai voulu questionner le rapport à l'image de soi qui survient dans des contextes de sociabilité. Il est apparu dans ces expérimentations des réactions au *feedback* en temps réel de ses propres mouvements et du fait d'être rendus hyper-conscients de ceux-ci. Il est aussi apparu des dynamiques de pouvoir assez surprenantes. J'ai voulu continuer à explorer ces dynamiques un peu plus tard en explorant la manière dont on perçoit son espace et dont on le partage avec d'autres individus ou objets. Cette question que je ne supposais pas au tout début de ma recherche est née de la création et s'est avérée être un autre pilier de ma problématique.

Enfin, c'est en partant vivre à 12 800 km, pour une durée qui n'a jamais été aussi longue dans ma vie et qui a paru pourtant si courte, que j'ai remis en perspective des points sensibles de ma pratique. J'ai pu revoir la notion de timidité et m'initier à une nouvelle idée de l'être-ensemble et de la sociabilité. J'ai également été surprise de retrouver des expérimentations que j'avais laissées à Paris dans mon quotidien séoulite en interrogeant la place des caméras, qu'elles soient de surveillance ou celles qui servaient de lien sur les réseaux. Toutes ces expérimentations ont été autant de façons d'explorer notre gestuelle et notre corps en réaction à une norme sociale formée par le concept de neurotypicalité. Nous existons et nous nous mouvons avec, autour mais aussi souvent en dépit de ces carcans normatifs. Ceux-ci évoluent en parallèle de nos réalités biologiques et psychiques au profit d'une productivité : à l'école, au travail, dans le langage même qui se doit informatif et cohérent au point d'éliminer tout silence, toute inflexion, répétition, hésitation, tout geste considéré comme improductif et donc non nécessaire.

Perspectives : pathologiser la neurotypicalité?

Cet ouvrage prend finalement pour fonction celle d'une introduction à un projet de thèse plus large, qui propose d'inverser la perspective habituelle, plutôt que de pathologiser la divergence, il s'agit de considérer la neurotypicalité non plus comme un état-donné neutre, mais comme une construction sociale située et productrice de troubles. Comment ce renversement peut-il transformer notre compréhension de la sociabilité et du geste social? Ce mémoire ouvre sur plusieurs hypothèses qui seront la base de la thèse que je prépare.

Tout d'abord, les troubles de la sociabilité associés à la neurodiversité sont largement produits par la notion de neurotypicalité. La neurotypicalité fonctionne comme une forme de « normalité invisible ». Alors, pathologiser provisoirement la neurotypicalité permettrait de rendre visibles ses mécanismes, ses attentes tacites et ses effets d'exclusion.

La gestuelle, et en particulier la gestuelle inconsciente, constitue un point d'entrée central pour comprendre ces dynamiques de sociabilité. Le geste précède souvent le langage, le déborde et échappe en partie à la volonté consciente. Il est un lieu privilégié où se jouent les normes sociales.

Enfin, la recherche-crédation permet d'aborder ces questions, là où les outils académiques classiques montrent leurs limites, en produisant des situations, des installations et des protocoles qui mettent le corps, la technique et la relation au centre du dispositif de recherche et permettent une compréhension sensible des interactions entre corps et *stimuli* de l'environnement.

Références

- Armstrong, Richard. 1979. « Mike Kelley ». *Artforum*. En ligne.
- Aron, Elaine. 1996. *The highly sensitive person : how to thrive when the world overwhelms you*. A Birch Lane Press livre. Secaucus, NJ : Carol Publ. Group.
- Baggs, Mel. 2007. « In my language ». En ligne.
- Boisbaudry, Cédric (Du). 2021. *Dictionnaire insolite de la Corée du Sud*. 2e éd. Dictionnaire insolite. Paris : Cosmopole éditions.
- Boutet, Dominique. 2010. « Gestualité humaine et langues des signes : entre continuum et variations ». *Langage et société* 131 (1).
- Butler, Judith. 2015. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. First issued in hardback. Routledge classics. New York London : Routledge, Taylor & Francis Group.
- Carnus, Marie-France, et Christine Mias. 2013. « Réflexivité ». In *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation*, 269-72. De Boeck Supérieur. En ligne.
- Cerclet, Denis. 2014. « Marcel Jousse : à la croisée de l'anthropologie et des neurosciences, le rythme des corps ». *Parcours anthropologiques*, n° 9 (septembre) : 24-38. En ligne.
- Chamak, Brigitte. 2015. « 5. Le concept de neurodiversité ou l'éloge de la différence ». In *Santé mentale : guérison et rétablissement*, 41-49. JLE Éditions. En ligne.
- Couppé de Kermadec, Audrey. 2021. « Sur TikTok, l'auto-diagnostic des ados inquiète les psys ». *Madmoizelle*, décembre. En ligne.

- Couturier, Brice. 2020. « Les campus américains et la génération "flocons de neige" ». *France Culture*. En ligne.
- Darmon, Muriel. 2016. *La socialisation*. Armand Colin.
- Edelson, Stephen M. 2008. « Self-stimulatory behavior (Stimming) ». En ligne.
- Fox, Claire. 2016. *I Find That Offensive!* Biteback Publishing.
- Fox, Joy. 2015. « Autonomous Sensory Meridian Response ». En ligne.
- Gallese, Vittorio. 2003. « The Roots of Empathy : The Shared Manifold Hypothesis and the Neural Basis of Intersubjectivity ». *Psychopathology* 36 (4) : 171-80. En ligne.
- Gélard, Marie-Luce, Olivier P. Gosselain, et Laurent Le-grain. 2016. « La promenade sensorielle comme outil pédagogique ». *Hermès* n° 74 (1) : 158. En ligne.
- Giraud, Jean, Pierre Pamart, et Jean Riverain. 1974. *Les Nouveaux mots dans le vent*. La Langue vivante. Paris : Larousse.
- Godard, Hubert, Daniel Doobels, et Claude Rabant. 1994. « Le geste manquant : entretien avec Hubert Godard ». *IO. Revue internationale de psychanalyse*, n° 5. En ligne.
- Goldman, Sylvie, Cuiling Wang, Miran W Salgado, Paul E Greene, Mimi Kim, et Isabelle Rapin. 2009. « Motor stereotypies in children with autism and other developmental disorders ». *Developmental Medicine & Child Neurology* 51 (1) : 30-38. En ligne.
- Grandin, Temple. 2006. *L'interprète des animaux*. Odile Jacob.

- Grandin, Temple, Virginie Schaefer, et Oliver Sacks. 1997. *Penser en images et autres témoignages sur l'autisme*. Paris : Odile Jacob.
- Guénoun, Tamara, Clémentine Tiberghien, et Anne-Marie Vaillant-Juteau. 2022. « Les dessins animés pour transformer les atypies sensorielles des enfants avec autisme : le dispositif thérapeutique du Vidéodrame : » *La psychiatrie de l'enfant* Vol. 65 (1) : 87-99. En ligne.
- Hamraie, Aimi, et Kelly Fritsch. 2019. « Crip Technoscience Manifesto ». Traduit par Gabriele Stera. *Catalyst : Feminism, Theory, Technoscience* 5 (1) : 1-33. En ligne.
- Henrich Bernardoni, Nathalie. 2021. « Geste ». *Performascope*. Université Grenoble-Alpes. En ligne.
- Ito, Joi. 2018. « The Educational Tyranny of the Neurotypicals ». *Wired*, septembre. En ligne.
- Jousse, Marcel. 2008. *L'anthropologie du geste*. Tel 358. Paris : Gallimard.
- Jung, Carl. 1971. *Psychological types*. Vol. 6. Princeton university Press. En ligne.
- Kaprow, Allan. 1996. *L'art et la vie confondus*. Centre Pompidou.
- Kendon, Adam. 1988. « How gestures can become like words ». In *Cross-cultural perspectives in nonverbal communication*, édité par Fernando Poyatos. Hogrefe.
- Krause, Christina M. 2016. *The Mathematics in Our Hands : How Gestures Contribute to Constructing Mathematical Knowledge*. Wiesbaden : Springer Fachmedien Wiesbaden. En ligne.

- Lafon, Robert. 2010. *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*. Nouvelle éd. Quadrige. Paris : Presses universitaires de France.
- Landry, Angie. 2022. « Les risques de s'autodiagnostiquer un trouble de santé mentale avec les réseaux sociaux ». *Ici Radio Canada*, août. En ligne.
- Laube, Aly. 2022. « Reasons Autism Self-diagnosis is Valid ». *AutismBC*. En ligne.
- Lenay, Alice. 2020. *Manuel d'exercices de rencontre à l'usage de celles et ceux qui veulent mesurer la distance qui les sépare*. En ligne.
- Leonard, George Burr. 1970. *Education and ecstasy*. London : Murray.
- Loftus, Yolande. 2025. « Self-Diagnosed Autism : Is It a Valid Diagnosis? » *Autism Parenting Magazine*, juillet. En ligne.
- Manning, Erin. 2019. *Le geste mineur*. Traduit par Aline Wiame. Dijon : les Presses du réel.
- Mercier, Etienne. 2022. « Un adolescent français sur deux souffre de symptômes d'anxiété ou dépressifs ». *Ip-sos*. En ligne.
- Mottron, Laurent, Michelle Dawson, Isabelle Soulières, Benedicte Hubert, et Jake Burack. 2006. « Enhanced Perceptual Functioning in Autism : An Update, and Eight Principles of Autistic Perception ». *Journal of Autism and Developmental Disorders* 36 (1) : 27-43. En ligne.
- Ohlheiser, Abby. 2015. « Why “social justice warrior,” a Gamergate insult, is now a dictionary entry ». *The Washington Post*, octobre. En ligne.

- Papanek, Victor J., Alison J. Clarke, et Emanuele Quinz. 2021. *Design pour un monde réel : écologie humaine et changement social*. Design-théories. Dijon Vienne : Les presses du réel, Fondation Victor J. Papanek.
- Penny, Simon. 2020. « Petit Mal : an Autonomous Robotic Artwork ». Site d'artiste. *Simon Penny*. En ligne.
- Quinz, Emanuele. 2021. *Le comportement des choses*. La grande collection ArTeC. Dijon : Les presses du réel. En ligne.
- Renou, Gildas. 2020. « Socialité(s) ». In *Dictionnaire des mouvements sociaux*, 545-53. Presses de Sciences Po. En ligne.
- Ricci Bitti, Pio E. 1984. « Communication et gestualité ». *Bulletin de psychologie* 37 (365) : 559-64. En ligne.
- Schützenberger, Anne Ancelin. 2015. *La langue secrète du corps*. Paris : Payot.
- Silberman, Steve. 2013. « Neurodiversity Rewires Conventional Thinking About Brains ». *Wired*, avril. En ligne.
- Simmel, Georg. 1981. *Sociologie et épistémologie*. PUF.
- Sizoo, Bram B, Eh Horwitz, Jp Teunisse, Cc Kan, Ctwm Vissers, Ejm Forceville, Ajp Van Voorst, et Hm Geurts. 2015. « Predictive validity of self-report questionnaires in the assessment of autism spectrum disorders in adults ». *Autism* 19 (7) : 842-49. En ligne.
- Smith, Sinclair A., Bracha Press, Kristie P. Koenig, et Moya Kinnealey. 2005. « Effects of Sensory Integration Intervention on Self-Stimulating and Self-Injurious Behaviors ». *The American Journal of Occupational Therapy* 59 (4) : 418-25. En ligne.
- Veldman, Frans. 2007. *Haptonomie*. PUF.

Wundt, Wilhelm. 1900. *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*. Verlag von Wilhelm Engelmann. En ligne.

Table des figures

1	Dessin de mains en mouvement; extrait de la cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	9
2	Reproduction du questionnaire réalisé en vue de la cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2022	10
3	Le continuum de Kendon. Dessin représentant le continuum de Kendon. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2024; d'après (Kendon 1988), présenté dans (Krause 2016)	13
4	« Cartographie des controverses de la neurodiversité ». Carte mentale représentant les actrices, concepts et liens des controverses de la neurodiversité. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2022	17
5	Dessin de mains superposées et en mouvement, extrait de la cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	27
6	Dessin montrant le mouvement d'une main fermée en un poing qui cogne contre une cuisse. Extrait de la cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	31
7	« Tableau d'exemple de termes descriptifs pour un geste ». Tableau manuscrit en deux colonnes : partie du corps et adjectifs décrivant des types de mouvement classés par vitesse, fréquence, forme. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2024	32

8	Image extraite d'une captation vidéo du second essai de la performance ; deux duos sont assis sur des chaises face à face. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023. Source : En ligne	35
9	Dessins superposés de mains posées l'une dans la paume de l'autre ; extrait de la cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	44
10	Dessin représentant les mains d'une personne dans ses cheveux, sans doute en train de se recoiffer ; extrait de la cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	47
11	Croquis de l'installation réalisée lors de la soutenance des master ArTeC 2024. Une silhouette d'homme assis sur une chaise dans l'espace d'exposition, face à une fenêtre donnant sur un espace vert et une autre silhouette assise de l'autre côté de la vitre. 2024. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	51
12	Collage de photos et dessins personnels représentant des scènes quotidiennes en Corée du Sud. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	58
13	« Gawi, bawi, bo. » Dessin représentant des mains en mouvement jouant à pierre-feuille-ciseaux, le nom du jeu est écrit en langue hangul en haut à gauche. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	68
14	Dessin d'une porte entrouverte. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2024	69

15	« Ne pas toucher, la caméra de surveillance veille » (notre trad.). Photographie d'une multiprise murale avec une étiquette grossière priant en anglais de ne pas y toucher. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	77
16	Dessin d'une main frottant son index contre le pouce ; extrait de la cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2024	78
17	Photographie d'un questionnaire <i>recto verso</i> complété lors d'un atelier de cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2024	85
18	« Stimulation. Communication. » Série de cinq schémas désignant les rapports entre stimulation et communication, dans un système de plus en plus large et complexe. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	88
19	Dessin, d'un schéma d'une silhouette dans un appartement et ses sphères d'interaction avec une plante verte. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	93
20	Dessin de jambes croisées ; extrait de la cueillette de gestes. Autrice : Assia Musitelli Chabane, 2023	96

Ce livre a été élaboré avec L^AT_EX dans la chaîne éditoriale des Ateliers de [sens public]. Le document tex a été généré par *Le Pressoir* avec Pandoc à partir des fichiers sources markdown, bibtex et yaml, composés sur l'éditeur de texte *Stylo*.

